

Jean Chassagneux

## Ce haut Forez que j'aime

La vie vers 1925 dans le canton de Saint-Jean-Soleymieux

Village de Forez

Montbrison

En souvenir de mes parents, de tous mes ancêtres et de tous ceux et celles que j'ai connus dans mon "pays".

En amitié avec ceux que j'y connais encore et que je rencontre toujours avec plaisir. Chaque fois je me rajeunis en bavardant, *in nou courtorzan* dans la langue de notre enfance.

Le poète montbrisonnais Victor de Laprade (1812-1883), que je sache, ne connaissait pas le patois. Mais il a bien su parler de notre Forez, en prose et en vers. Je partage entièrement ses sentiments.

*Je contemple avec amour cette plaine et ces montagnes dont je connais les moindres replis. Ce pays est entièrement mon auteur : il m'a fait cœur et âme, il ne me rappelle que des souvenirs paisibles et sacrés...*

*J'en sais par cœur tous les sentiers,  
Les fermes petites et grandes,  
Les refrains, les vieilles légendes,  
Les noms, les gens de tous métiers.*

*Le Forez et le champ, les récits de l'aïeul,  
Tout ce qui pour le cœur compose la patrie,  
Tous ces trésors qu'on aime avec idolâtrie,  
Cher pays du Forez, je les tiens de toi seul.*

(Pernette)

\*

\* \*

*Auprès de l'ancienne ville de Lyon,  
du côté du soleil couchant,  
il y a un pays nommé Forez,  
qui, en sa petitesse,  
contient ce qu'il y a de plus rare  
au reste des Gaules.*

Honoré d'Urfé

*L'Astrée*, Livre 1, 1607.

## Ce haut Forez que j'aime

J'ai dans ma bibliothèque des ouvrages de la collection *Israël que j'aime*, *Rome que j'aime*... Je me permets d'ajouter modestement : *Ce haut Forez que j'aime*. Je ne pense pas que ce titre ait déjà été utilisé.

D'abord j'aime ce haut Forez parce que c'est ma terre natale et celle de mes aïeux. Je sens que mes racines sont là. Et je m'estimerais coupable d'ingratitude et d'infidélité si je devinais grandir en moi quelque début de froideur et d'indifférence.

Mais je voudrais relever des raisons plus objectives. Elle a de l'allure, vue des montagnes du Matin, cette croupe légèrement ondulée longue de 70 kilomètres, allant de Noirétable à Usson-en-Forez. Au centre émerge le crâne dénudé de Pierre-sur-Haute à 1 640 m d'altitude, avec les hautes Chaumes, ces landes de rochers ou de bruyère balayées par les vents.

Tout autour de cette calotte grise, blanche de neige en hiver, monte jusqu'à 1 000 m d'altitude la masse sombre des forêts de sapins. Elle l'enserme de toutes parts avec çà et là les taches plus claires d'essences différentes : hêtres et bouleaux, le plus souvent. Plus bas apparaissent les bois de pins, puis les prés et les terres entrecoupés de rivières, de ruisseaux et de routes. Au milieu de cette verdure émergent les maisons, les hameaux et les bourgs. Le spectacle varie suivant la saison. Le haut du tableau ne change pas avec le violet sombre des sapins. Mais plus bas, après les rigueurs hivernales, voici bientôt le vert clair des jeunes pousses du printemps, et enfin le jaune, le rouge, le fauve des feuilles d'automne. La montagne se met belle pour son sommeil de l'hiver. Les bois de hêtres m'émerveillent toujours à chaque automne.

On me permettra de découper une tranche dans ce massif allongé. Je la délimiterai à l'ouest, au fond du tableau, par l'Auvergne, à l'est par le début de la plaine du Forez, au nord par la faille de la Curaize entre Verrières et Chazelles-sur-Lavieu, au sud par le ruisseau de Valinches. Cela correspond à peu près au canton de Saint-Jean-Soleymieux. Voici "mon PAYS", le "PAGUS" comme disaient les Romains. C'est de lui que je vais parler.

Au cœur de ce "pays" tous mes ancêtres sont nés, ont vécu et sont morts. J'évoque toutes ces générations qui se sont succédé sur ces terres souvent difficiles. Ces hommes, ces femmes ont travaillé et peiné, aimé et espéré, réussi ou échoué... Tous ont trimé pour élever une famille avant de disparaître. *Ils sont tous là ceux que j'ai connus*, disait un jour ma mère jetant un regard circulaire sur les tombes de notre cimetière. Pas tous, hélas !... Manquent dans le sol natal tous ces jeunes de 20 à 45 ans tombés à Verdun au Chemin des Dames ou ailleurs. Des monuments aux morts rappellent leur souvenir aux vivants.

C'est donc la VIE de tous ces gens dans les années 1920-1930 que je vais évoquer. Elle ressemble à celle de tous les habitants du haut Forez et de l'Auvergne voisine à la même époque. Mais j'ai fait un choix : celui de "mon pays", celui que je connais le mieux, celui de mes jeunes années, CELUI QUE J'AIME.





## Le cadre de vie

Si vous montez au-dessus de Saint-Jean, du côté de Fraise ou de la Prénarde, vous jouirez d'un splendide panorama. Postés à 1 000 mètres d'altitude, tournant le dos aux grands bois de sapins qui culminent autour de 1 200, vous aurez une vue merveilleuse.

De votre observatoire vous suivrez la pente vallonnée, d'abord boisée, puis cultivée, entrecoupée de ruisseaux séparant les "sucs", ces buttes plus ou moins rabotées. Emergeront au fond Montsupt et le pic de Saint-Romain-le-Puy dans le même alignement. Dans la large plaine du Forez vous devinerez la Loire paresseuse s'étirant vers le nord entourée de ses étangs. Le fond du tableau est barré par les monts du Lyonnais, les montagnes du Matin, dont vous distinguerez les gros bourgs, par temps clair au soleil couchant. Et parfois, certaines soirées d'automne, vous aurez peut-être la chance de contempler le beau spectacle de la chaîne des Alpes, avec le mont Blanc étincelant aux derniers rayons du soleil. Ma grand-mère les appelait : *lou tché de lo Sovoué*, les rochers de la Savoie.

### 1 – Le relief, l'hydrographie

Les monts du Forez, outre leur panorama, recèlent une autre richesse. Ils constituent un énorme château d'eau toujours bien alimenté. De ces croupes arrondies surgissent rivières ou ruisseaux qui arroseront les pentes en se taillant un chemin sinueux entre les rochers, au prix de magnifiques petites cascades. Je ne les ai jamais vus se tarir. Ils laisseront toujours couler un mince filet d'eau permettant aux truites de survivre par les plus grandes sécheresses. En temps ordinaire les pêcheurs ne manquaient pas. Mon père s'adonnait à cette activité avec succès après un orage. Il avait une patience dont je n'ai pas hérité.

J'attache une grande importance à l'eau, aux rivières, aux plus petits ruisseaux de chez nous. Faisons le tour de ceux qui sillonnent et délimitent le "pays" dont je vais parler.

Au nord, la Curaize. Sortie du massif de l'Homme-Mort, elle coule vers l'est, ravine le terrain en gorges profondes jusqu'à Saint-Georges-Haute-Ville pour se jeter dans la Mare vers Précieux.

Surtout la Mare. Jadis on l'appelait l'Ozon jusqu'à Sury-le-Comtal. Mon père me parlait *du ri do dzü* ; je comprenais : *le ruisseau du joug*. Elle naît vers 1 220 m en Auvergne, se glisse d'abord vers le nord, puis effectue un quart de tour pour entrer en Forez du côté de Plenafaix. Elle se tortille alors laborieusement vers l'est en direction de Gumières, Soleymieux, Saint-Marcellin.

Dans son parcours sinueux elle avale pas mal de petits affluents. D'abord le ruisseau du Jas de Biron, à l'eau si fraîche, le ruisseau de Chantereine alimenté au Crozet par celui du Moulin Juquel. Vers Peyrhaute la Mare reçoit la Gueule d'Enfer, grosse elle-même du ruisseau du Mont. C'est la Gueule d'Enfer qui trace la frontière des langues : le franco-provençal au nord, le provençal au sud. Nous en reparlerons.

La Mare constitue "la grande rivière" de mon "pays" comme le Vizézy est celle de Montbrison. Elle dévale avec peine vers l'est jusqu'à Saint-Marcellin pour remonter paresseusement vers le nord avant de se noyer dans la Loire à Montrond, après un voyage de 40 kilomètres.

Mireille Busseuil a très bien raconté son histoire, je dirais presque sa vie passée, dans un numéro de *Village de Forez* : "La vallée des moulins". Elle a retrouvé les restes épars ou bien conservés de soixante et onze ouvrages. Parmi eux elle dénombre près de cent lieux d'activités

diverses : scieries, mailleries<sup>1</sup> pour le chanvre ou le trèfle, pressoirs à colza, mais surtout moulins à farine. C'est dire l'activité qu'ont connue la Mare et les ruisseaux qui l'alimentaient.

Je délimite le territoire au sud par le petit ruisseau de Laval. Il descend derrière Marols pour se jeter dans celui de Valinches et finir dans la Mare avant Saint-Marcellin.

N'oublions pas enfin une autre rivière coulant plus à l'ouest et dans l'autre sens. C'est l'Andrable. Venue d'Auvergne elle trouve une brèche vers Pélardy pour pénétrer en Forez. Elle descend au sud, absorbe le ruisseau de Borel au pied de Montarcher, arrose Estivareilles, pour se jeter dans l'Ance. Celle-ci vient de Saint-Anthème, coule aussi vers le sud et achèvera sa course dans la Loire vers Monistrol.

Ce sont ces rivières, ces ruisseaux qui ont creusé, façonné et arrosé le pays au cours des âges. Ils lui ont conservé la même topographie. Avec les chaumes, les forêts, les prés et les terres, ils lui assurent son pittoresque et son charme sauvage.

## 2 – Les villages

Le canton de Saint-Jean-Soleymieux avait en 1920 une faible densité de population : 43 habitants au km<sup>2</sup>, contre 90 à Saint-Rambert et 33 à Saint-Georges-en-Couzan. Il comptait 7 619 habitants<sup>2</sup>, bien loin de son maximum de 1888 : 10 213. La guerre de 1914-1918 avait saigné les campagnes. Entre 1911 et 1921 le canton avait perdu 1 234 personnes. L'exode rural, commencé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, s'est poursuivi pour s'accélérer après 1945, jusqu'au plus bas niveau atteint en 1975 : 4 127 habitants. Signalons une légère remontée grâce à Saint-Georges-Haute-Ville et Boisset qui ont connu la plus forte augmentation. En 1998 le canton compte 5 089 habitants.

Saint-Jean constituait en 1920 le plus gros bourg, chef-lieu de canton avec les services correspondants. Au nord : Gumières et Chazelles ; à l'ouest : Montarcher et la Chapelle, perchés à plus de 1 000 mètres. Au sud : Marols, Luriecq et Chenereilles ; à l'est Soleymieux, Lavieu, Margerie, Boisset, Saint-Georges-Haute-Ville et Saint-Thomas-la-Garde. Ce dernier village fera partie du canton de Montbrison après 1945.

Toutes ces localités étaient chefs-lieux d'une commune. Les gens du pays les appellent un bourg. Chacune comprenait une mairie, une église, un cimetière, une école, plusieurs cafés ou magasins. Les hameaux étaient appelés villages en patois : *violadzu* ou bien *mozadzu*. Ils comptaient un certain nombre de maisons, plus ou moins groupées, des fermes pour la plupart, autour d'un point d'eau : le *bachat*, le bac ou abreuvoir, parfois un puits. Certains hameaux, loin du bourg, étaient dotés d'une école menant les enfants jusqu'au certificat. N'oublions pas enfin les nombreuses fermes isolées entre les hameaux jusqu'au bord des bois.

## 3 – Les voies de communication

Bourgs et hameaux étaient reliés par des routes plus ou moins bien entretenues, certaines ouvertes au début du siècle sur d'anciens chemins. Ces vieilles voies, datant parfois des Romains, filaient tout droit. Les routes tracées il y a 100 ans prenaient leur temps, épousaient les dénivellations, contournaient les obstacles ou les propriétés des notables du pays. Aujourd'hui on rabote, on creuse, on remblaye pour abrégé les distances... Nos routes de 1920 n'étaient pas les belles voies asphaltées de maintenant. Elles étaient étroites, souvent défoncées par les charrois des *bigans*<sup>3</sup> ou les charrettes des paysans.

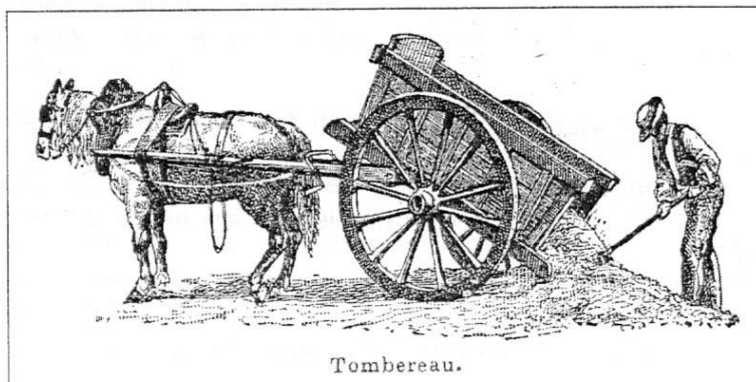
---

<sup>1</sup> Maillerie : c'est une meule cylindrique roulant sur un bassin de pierre, lacérant chanvre et trèfle.

<sup>2</sup> Ce sont les chiffres donnés par l'INSEE.

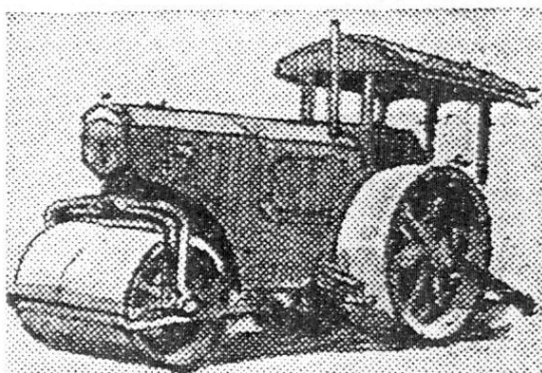
<sup>3</sup> *Bigan* : le débardeur, celui qui transporte les sapins à la scierie, sur de gros chars tirés par les bœufs.

Elles ont toutes leur histoire. D'abord chaque propriétaire devait accomplir les "prestations" : il devait transporter tant de tombereaux de pierre noire de la carrière à un lieu précis de la route. L'agent voyer contrôlait les opérations. Puis le cantonnier, protégé de ses lunettes à grillage ou en mica, venait casser les gros blocs avec sa massette et constituait le "mètre de pierre". Le mot désignait l'alignement de pierre cassée et mesurée à l'aide d'un chevalet en bois lui donnant la forme trapézoïdale. C'était le *goborye*<sup>4</sup> en patois. Un mètre linéaire équivalait à 1 mètre cube de pierre cassée.



Tombereau.

(Dictionnaire Larousse 1906)



Rouleau compresseur.

(Nouveau dictionnaire Larousse 1946)

Arrivait alors le rouleau compresseur poussif, avec l'équipe des cantonniers armés de la fourche à 8 dents et de la dame. C'était un spectacle pour les enfants du quartier : les plus hardis, les plus chanceux réussissaient parfois à monter à côté du chauffeur du rouleau. L'opération était rare. Elle durait le temps nécessaire pour le cylindrage du secteur prévu. L'entretien des routes était assuré ensuite par le cantonnier de la commune. Avec sa brouette, sa pioche et sa pelle, il curait les fossés et bouchait les nids de poule. Le goudronnage des routes est venu un peu plus tard.

Je me souviens des hivers rigoureux des années 1925-1930. Il tombait d'épaisses couches de neige. Les communes de la montagne disposaient d'énormes traîneaux pour déblayer les congères sur les voies principales. Je me rappelle le traîneau de Gumières tiré par deux ou trois gros chevaux. Un jour d'hiver l'attelage avait fait halte chez nous. Pendant que les hommes buvaient le vin chaud à la maison, les bêtes écumantes soufflaient et se reposaient dans l'atmosphère tiède de l'étable avant de poursuivre leur effort. C'était pour moi un curieux spectacle.

La communication s'effectuait aussi par les petits chemins transversaux reliant les hameaux et les fermes isolées. Dégradés par les roues des chars ou la violence des orages, ils n'étaient pas très carrossables. C'étaient les paysans du voisinage qui les entretenaient selon leur bon plaisir. Enfin ici et là serpentaient les vieux chemins traversant les bois jusqu'aux lointaines jasseries.

N'oublions pas de signaler la belle route forestière ouverte il y a une trentaine d'années du Royet de Gumières à Fontassot de Saint-Jean. Elle mesure une dizaine de kilomètres, épousant les traces des vieux chemins de jadis. Cette route nouvelle a facilité le traitement de la forêt et elle

<sup>4</sup> Le gabarit.

fait la joie des promeneurs des dimanches d'été. Malheureusement elle a été très dégradée, suite au débordage des décombres, après la tempête de décembre 1999.

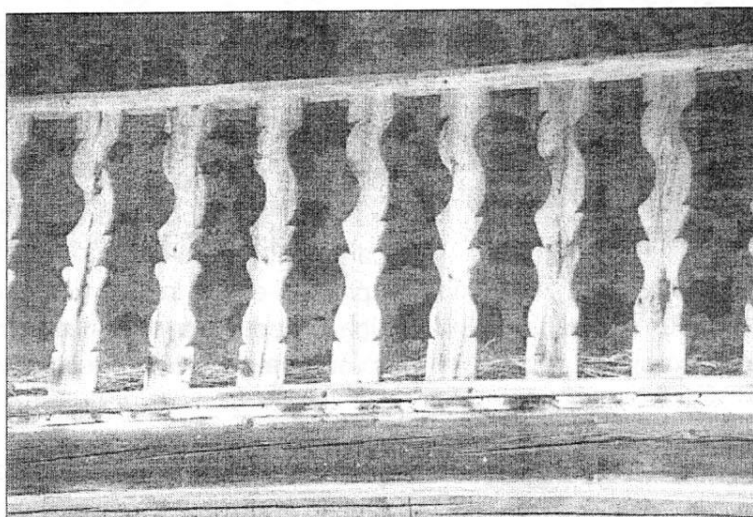
Concluons avec les deux grandes routes du "pays" qui se coupent en X à Margerie : la route Saint-Marcellin-Saint-Anthème par le col de l'Homme-mort, et la route Montbrison-Saint-Bonnet-le-Château. C'étaient et ce sont encore les grandes voies de communication entre le Forez et l'Auvergne.

#### 4 - Les maisons

Commençons par préciser le sens des mots. Ce que le français appelle "maison" c'est le "bâtiment" en patois. "Aller à la maison" c'est entrer à l'intérieur, à la cuisine, le lieu de vie de la famille.

Nombreuses étaient les vieilles bâtisses datant du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle. Elles étaient basses, avec de petites ouvertures, souvent malsaines.

Certaines demeures plus cossues possédaient l'*étro*, c'est-à-dire la galerie en bois sur le premier étage de la façade principale. On y accédait par un escalier extérieur. Une avancée du toit la protégeait de la pluie. Ces *étres* (pluriel de *étro*) étaient en fort mauvais état en 1925. Celles qui ont subsisté ont été souvent restaurées depuis. Précisons que toutes ces vieilles maisons étaient bâties en pierre avec du mauvais mortier. Le pisé n'existait pas chez nous. On le trouve plus bas vers Saint-Georges-Haute-Ville.



**Étro d'une maison de Chanteraine (Saint-Jean-Soleymieux)**

(Cliché J. Barou)

Les hameaux étaient très peuplés avant 1914, et même jusqu'en 1930. Certains présentaient un cachet pittoresque. Plus ou moins abandonnées après 1945, beaucoup de maisons sont tombées en décrépitude. Cependant certaines ont été restaurées avec goût, redonnant au vieux village son lustre d'antan. Comme Chanteraine au bord des bois.

Ici et là subsistent encore des ruines. Les toitures se sont effondrées depuis longtemps, les murs se sont écrasés, les ronces ont envahi les abords, des arbres ont poussé à l'intérieur. Je reste toujours ému devant ce triste spectacle : ici des gens ont vécu, ils se sont escrimés entre ces murs avant de s'en aller. Qui peut encore citer leur nom aujourd'hui ?

Ces vieilles demeures regroupaient le bâtiment d'habitation, l'étable et la grange au-dessus. Vous entriez "à la maison" par une porte basse et vous étiez dans la pièce principale. Au



fond : la cheminée en pierre, avec la crémaillère et sa marmite pendante. Dessous : les chenets ; à côté la chaudière pour cuire les pommes de terre des porcs. Et parfois : un petit poêle à 3 pieds sur lequel on faisait la cuisine. Peu à peu les fourneaux sont apparus. Le long des murs vous pouviez trouver un vieux vaisselier garni, une horloge, un lit-cage assez court. Enfin, outre les chaises, les bancs autour de la table, une maie, la *patière* pour pétrir le pain, à côté du four dont la maçonnerie faisait saillie derrière le bâtiment.

Sur le sol de la cuisine on pouvait soulever la trappe menant à la cave. Y descendre constituait une épreuve redoutable. Il est vrai que les usagers en avaient l'habitude. Les visiteurs n'y étaient pas admis.

Beaucoup de maisons avaient une "bretagne" : la pièce des anciens, la plus chaude à proximité de la cheminée. La plupart comprenaient un étage, avec des chambres minuscules séparées par une cloison en bois. On y accédait par un escalier exigü, frère de celui de la cave. Au-dessus : une charpente souvent écrasée, soutenue par des pieds-droits, protégeait l'ensemble. La toiture était recouverte de grosses tuiles creuses.

La fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la période allant jusqu'en 1914, ont constitué une ère faste pour toute la région. A preuve : l'apparition d'un nouvel habitat. Beaucoup de maisons ont été alors construites, souvent sur le même modèle. On choisissait un espace plus vaste et une bonne orientation. Il n'y avait pas d'architecte mais une équipe de maçons assez expérimentés, sachant tailler la pierre et travailler d'après un plan sommaire.



**Maison Chassagneux, au Verdier (Saint-Jean-Soleymieux)**

Le bâtiment d'habitation jouxtait l'étable et les hangars. Le tout s'ouvrait souvent sur une cour intérieure avec mur de clôture. La demeure comprenait une cave en sous-sol, un rez-de-chaussée de plusieurs pièces, avec plancher et plafond en bois. Une montée d'escalier permettait d'accéder aux pièces du premier et au grenier. Un toit à 3 ou 4 pans coiffait l'ensemble avec une robuste charpente en sapin capable de supporter le poids de la neige.

L'ensemble était couvert de tuiles plates. La rencontre du toit et des murs s'ornementait d'une génoise : 3 rangées de tuiles creuses noyées dans du mortier, légèrement décalées. Saint-Jean-Soleymieux offrait une particularité : les génoises étaient constituées de briques disposées différemment selon les maisons, leur donnant une plus grande diversité. Ces génoises rendaient belle allure à ces grands bâtiments du début du siècle dernier. Souvent elles enserraient un "rite de protection" : une vierge le plus souvent.

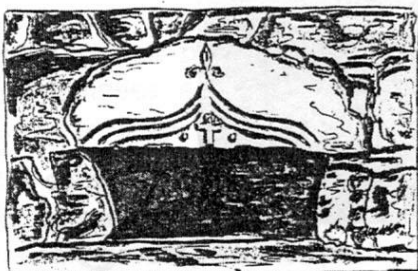


**Génoises (bourg de Saint-Jean-Soleymieux)**

(Cliché J. Barou)

### *Signes de protection sur les façades*

Les trois dessins qui suivent sont extraits de l'ouvrage de Lucien Barou, Bernard Blethon, Tony Kocher et Daniel Palmier, *Et délivrez-nous du Mal...*, Saint-Etienne, 1998.



**Chazelles-sur-Lavieu (Les Salles)**



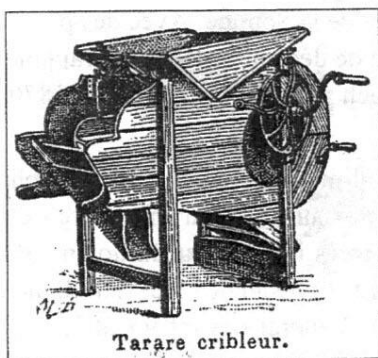
**Montarcher (Montformont)**



Saint-Georges-Haute-Ville  
(Montsupt)

Les façades de ces maisons étaient bien orientées : sud, est ou sud-est. Elles étaient percées de larges fenêtres. Mon père aimait citer le dicton : "Là où le soleil entre abondamment le médecin entre rarement".

L'étable pouvait avoir plusieurs sorties. Au milieu : face à la porte, un espace cimenté. D'un côté la rangée de crèches avec le râtelier juste sous les trappes venant de la grange. De l'autre côté, les *tri*, c'est-à-dire les cages pour les chèvres, les moutons et les porcs. Le cheval jouissait d'une stalle personnelle dans un angle. A côté de lui : le harnais, le collier, le joug... En haut, sur une poutre, attendaient les aiguillons alignés sur de grosses pointes. Et sur une autre poutre, à la limite du plafond, se blottissaient les nids d'hirondelles, proches de la porte d'entrée et de la petite fenêtre laissée toujours entrouverte. Leur arrivée, chaque printemps, constituait un joyeux événement. Ces oiseaux sympathiques restaient très familiers et connaissaient bêtes et gens. Une seule crainte : le chat. Elles le signalaient à leur progéniture par leurs cris stridents et leur vol en piqué sur l'ennemi.

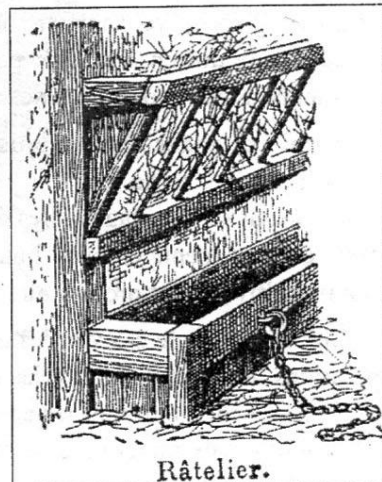


Tarare cribleur.

Au-dessus de l'étage s'étendait la grange avec son aire avantageuse en plateaux de sapin de 8 à 10 centimètres d'épaisseur ; le *si* de grange. Il devait supporter le passage des gros chars et le battage au fléau. Reliant les deux portes d'entrée, il débouchait dehors sur un plan incliné remblayé : le *levö*, permettant un accès facile.

(Larousse 1906)

D'un côté de l'aire : la *fenière* sur son plancher, avec les trappes pour "pousser", c'est-à-dire glisser la ration dans les râteliers. De l'autre côté : le gerbier en attente de battage, le vannoir, le diable, les faux, les fléaux, les râteaux et les fourches, tout le matériel habituel. Ces granges constituaient un gros progrès face à celles des vieilles fermes exigües et d'accès difficile.



Râtelier.

(Larousse 1906)

## Eloge du grenier

Elle m'a plu cette réflexion de Noël Copin, journaliste de *la Croix* : "Heureux ceux qui ont eu une grand-mère et un grenier". J'ai eu cette double chance. Je regrette seulement de n'avoir pas posé plus de questions à ma grand-mère... ou d'avoir oublié... Elle en connaissait des choses. Surtout elle savait les dire, en les arrangeant parfois un peu.

Quant au grenier !... Je garde un très vif souvenir de ce lieu mystérieux, secret, où j'ai pu faire tant de découvertes. Tout petit je grimpais souvent aux chambres du premier étage. Pour accéder au grenier il fallait continuer la montée d'escalier. A un endroit il tournait dans la pénombre, ce que je craignais. La porte du grenier restait légèrement entrouverte pour laisser passer le chat. Comme j'étais plus gros que lui je devais pousser fort cette porte. Elle raclait le sol et grinçait désagréablement. Arrivé au but je commençais par promener un timide regard circulaire sur ces lieux ténébreux, à peine éclairés par deux petites fenêtres.

Derrière moi se trouvait le saloir où j'allais parfois avec mes parents. Attention à ne pas y enfermer le chat. Derrière ce saloir le noir le plus absolu, j'ai mis pas mal de temps à inventorier ce coin plein de toiles d'araignée, repaire de souris et de rats. Comme moi ils avaient peur et n'aimaient pas être dérangés.

On trouvait de tout dans ce grenier, depuis les vieux harnais du cheval, les grosses balances Roberval, notre berceau et notre vieille voiture de bébé, avec ses grandes roues et sa capote verte. Je confesse l'avoir escaladée plusieurs fois malgré mes 6 ou 7 ans. Ici et là pendaient de vieilles pioches, des faux, le casque de guerre de mon père, essayé maintes fois, des tableaux religieux aux vitres brisées, une antique baratte à pilon, le rouet de ma grand-mère et ses fuseaux, le vieux fusil de mon grand-père à cartouche à broche, et d'innombrables reliques. "Il ne faut rien *déprofiter*" disait ma grand-mère.

Le plus drôle restait la réserve de guenilles : rideaux, ciels de lits, vieux habits de jadis, robes, chapeaux, corsets à lacet et bottines à crochet. Un lieu de délices pour mes sœurs et mes cousines qui aimaient se déguiser, malgré la poussière qui nous faisait éternuer.

Mais je préférais mener seul mes investigations. Dans l'un des meubles branlants dormaient les collections du *Petit journal illustré*. Je me souviens de l'année 1905 qui avait connu la guerre russo-japonaise. Je vois encore les images de la défaite russe de Moukden et de la prise de Port-Arthur par le Japon. Je parcourais surtout les numéros de la guerre 1914-1918. En première page s'étalait la figure des généraux. En page centrale : un dessin panoramique du front de Verdun ou de la Somme. Avec des photos de villages en ruine, d'églises éventrées et de forêts déchiquetées. La tempête de décembre 1999 m'a rappelé ces images sinistres. Dans une vieille malle j'avais aussi découvert un almanach racontant la guerre de 1870, les premières batailles, Sedan et la suite lamentable.

Mais surtout cette malle recelait les cahiers de classe de ma grand-mère et de ma mère, des photos d'ancêtres inconnus, et aussi des lettres. Parmi elles certaines cartes écrites au front par mon père ou mes oncles. J'ai même découvert la lettre d'un grand-oncle, soldat en Tunisie après le traité du Bardo en 1880. Il écrivait à mon grand-père, son frère aîné qui lui avait envoyé 20 francs. Et il concluait : "Ici rien de neuf, à part un camarade qui en a attrapé pour 3 ans pour avoir dit merde à un caporal devant un officier". J'ai envoyé la lettre à mes cousins ses descendants.

Parmi ces pages d'histoire de France se cachaient aussi des pages d'une histoire familiale restée longtemps inconnue. Je ne les ai comprises que beaucoup plus tard. C'était un lot de lettres adressées à ma grand-mère avant son mariage. Elles émanaient de trois prétendants très épris d'elle et désireux de l'épouser. L'un d'eux écrivait même en vers. Finalement ma grand-mère en a épousé un quatrième, sachant juste lire et écrire, mais cultivateur et propriétaire !...

Oui le grenier de ces vieilles demeures contenait la mémoire de la famille. Avec les déménagements, les réparations, les ventes, les razzias des antiquaires, cette mémoire s'en est allée, perdue à jamais... Que de temps j'ai passé seul au grenier les après-midi d'hiver. Que de découvertes, de rêves, de fantasmes... Lorsque tout d'un coup la voix impérative de ma mère me ramenait à la réalité : "Descends de là-haut, tu vas prendre froid"...



Enfin le hangar : le *tsopi* abritait les chars et tout l'entrain de la ferme. Au-dessus, un premier étage permettait aux fagots de sécher. Un escalier y conduisait, donnant accès à la *tsozère*, ce grand garde-manger grillagé où séchaient les fromages, à l'air libre. Mais attention à bien le fermer à cause des rats, des chats et des chiens errants.

Le temps où ont été édifiées ces fermes était vraiment "la belle époque". Elle devait cesser brutalement en 1914. Je me souviens du cas tragique de ce jeune foyer marié en 1912. Il avait fait bâtir l'étable et la grange. Arrive la mobilisation. Le mari est tué laissant une veuve et un enfant. La bâtisse neuve est restée longtemps béante et vide... Soixante ans plus tard elle a été transformée en résidence d'été par les descendants. Que de drames ont ainsi brisé l'élan de vie de notre haut Forez.



**Gumières**  
(dessin de Pascal Chambon)

## Les étapes de la vie : de la naissance à la mort

### 1 – La naissance

En 1921 le canton de Saint-Jean-Soleymieux comptait plus de 7 000 habitants, avec des bourgs, des hameaux assez peuplés. Sans doute les grandes familles très nombreuses ne se voyaient plus comme avant 1914. Mon père me racontait le dialogue du curé Pont, le "petit curé de Lavieu", avec sa cousine : "Mariette, quand me feras-tu baptiser ton 20<sup>e</sup> ?" *Mouchu le curo, me dzénorye pa. Monsieur le curé ça ne me gênerait pas...* Le 20<sup>e</sup> ne vint jamais. C'était vers 1900.

Il est vrai que pour toutes les femmes la maternité allait de soi et ne constituait pas un événement tellement extraordinaire. Surtout les familles de cultivateurs "propriétaires", les plus nombreuses, désiraient l'arrivée d'un garçon. Il fallait perpétuer la suite de la famille et de la dite propriété.

Après la Grande Guerre les familles de 4 ou 5 enfants étaient les plus courantes. Plus rares celles de 8 ou 9 enfants. Quelques mères s'épuisaient parfois en couches successives. *E tudzour ô z'i ou ô lai*, disaient les gens : *Elle est toujours aux œufs ou au lait*. Pour certaines familles on déplorait le logement malsain, la pauvreté, la tuberculose, l'alcoolisme. Mais le plus gros problème venait du travail pénible des paysannes de tous les âges.

Bien sûr les visites prénuptiales, les échographies n'existaient pas. Les accouchements se déroulaient à la maison. On avait éloigné les enfants chez les voisins ou les parents. La parturiente était assistée de sa mère, de sa grand-mère, ou d'une voisine, ou de telle personne de la région reconnue comme experte : la "femme", comme on disait. Parfois on demandait le médecin ou la sage-femme diplômée, plus tard, vers les années 30. On faisait pour le mieux, en laissant agir la nature, souvent pour le meilleur, très rarement pour le pire.

Ma mère citait le cas d'une voisine ayant accouché seule. Le mardi matin, sa mère, venant d'un hameau de Gumières, passe la voir. Rien à signaler... Elle descend au marché à Saint-Jean-Soleymieux, à 4,5 km, fait ses emplettes et remonte. Le bébé est né et dort dans son berceau. La maman est debout ; le repas est prêt. Vraiment "la femme forte".

Ma naissance s'est passée sans trop de mal, m'a-t-on dit, à part un imprévu cocasse. J'étais attendu le 31 mars. La "femme" était là... Rien... Ma mère racontait la suite : *Fuguè ma lo grôssso Ribando que fozai le vé... N'in fozeran ma no riza !...* Ce ne fut que la grosse Ribando – une de nos vaches – qui fit le veau !... Nous n'en avons fait qu'une bonne occasion de rire. Le jour J arriva une semaine plus tard. Je lis sur le cahier de comptes de mon père : *14 avril payé 100 F à Mme Duroure de Margerie : la "femme"*.

### 2 – La petite enfance

Le jeune bébé, protégé par ses couches, est emmaillotté tout entier dans ses langes serrés par *lé quintze*, longues bandes de toile de 10 cm de large. Elles libéreront bientôt les bras, sauf la nuit. On lève l'enfant pour la tétée et les soins. Il y a peu d'échange relationnel gratuit entre la maman et le bébé. Souvent c'est la grande sœur qui le garde et le veille avec beaucoup d'amour et d'attention. C'est elle surtout qui l'éveillera à la vie avec les grands-parents.

L'enfant est couché dans son berceau : *le crê*, souvent une simple caisse évasée posée à terre. Il peut se balancer grâce à deux patins cintrés. La mère, assise à côté, peut bercer avec le pied en tricotant. Il paraît même que certaines berçaient à l'aide d'une ficelle nouée à la cheville et reliée au berceau. Les familles à l'aise possédaient un berceau en bois ouvragé et une voiture haute sur roues, capitonnée et à ressorts. C'était le cas chez nous. Le berceau avait coûté 80 F en novembre 1912. Il était couvert d'un ciel de mousseline soutenu par une longue tige de bois

torsadé se terminant par une tête de serpent. Je ne l'avais remarquée que longtemps après usage. Elle m'effrayait quelque peu... à retardement.

Après la naissance, vite le baptême. Les curés sont stricts, si on tarde, les cloches ne sonneront pas. Cela faillit être mon cas. Etant né le vendredi avant les Rameaux mon père va trouver le curé le jeudi saint, demandant le baptême pour le lundi de Pâques. Le curé commence par les félicitations d'usage : j'étais le 4<sup>e</sup>, premier garçon, une grande sœur était morte 6 mois plus tôt... Puis il demande : "Quand est-il né ? – Vendredi dernier. – Vous avez attendu jusqu'ici, vous attendrez bien encore ! – Ah bon ! alors au revoir Monsieur le Curé" dit mon père recoiffant son chapeau. "Bien, emmenez-le quand même..." Telle fut ma préparation au baptême. Une sœur était née en septembre 1916. Mon père était à la maison avant de repartir au front. Ma grand-mère était en train de faire la lessive dans un grand baquet. On vient annoncer l'arrivée du parrain en permission. Ma grand-mère quitte son tablier, recouvre le baquet. "Vite descendons baptiser cette petite !..." Sitôt dit, sitôt fait. Il est vrai, c'était la guerre...

La célébration a lieu habituellement le dimanche après la grand-messe. Le parrain et la marraine ont été choisis depuis des mois selon un ordre précis de préséance. L'enfant porte très souvent le prénom de l'un des deux. On l'a revêtu d'une robe blanche à dentelles. Certaines existent encore, très belles... A la sortie les enfants du village sont là, alertés par les cloches. Ils vont glaner les dragées ou les grosses pièces en bronze de un sou ou deux sous (0,05 F; 0,10 F) souvent dans la neige ou la boue. Les familles les jettent plus ou moins généreusement.

Avant la guerre de 1914 étaient parfois célébrées les "relevailles", restes du récit évangélique de la Présentation chez saint Luc, chapitre II. La jeune maman effectuait alors sa première sortie, le dimanche après la grand-messe. Elle s'agenouillait, un cierge à la main, à la porte de l'église. Le prêtre arrivait avec le "clerc", l'enfant de chœur portant le bénitier. Il récitait sur elle le début de l'évangile de saint Jean – *In principio erat Verbum* – la bénissait, lisait une prière et l'invitait à se relever. Ce rite a définitivement disparu au début du siècle. Je ne sais si toutes les mères s'y soumettaient. L'Eglise à l'époque était très influente. Nous en reparlerons. La mère reprenait sa place dans la société. Quant au bébé, on ne devait pas le sortir tant qu'il n'était pas baptisé.

Les enfants étaient aimés dans leur famille. Je n'ai que rarement entendu parler de maltraitance quelconque. Faut-il y voir un lien avec ce que dit Joseph Barou dans son cahier "Quand Saint-Jean-Soleymieux était le pays des nourrices"<sup>5</sup> aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ? Les problèmes venaient de la pauvreté et de la santé. La mortalité infantile restait forte comme partout ailleurs. J'ai relevé dans des registres paroissiaux le nombre élevé de décès d'enfants de 6 mois à 3 ans, dans les années 1920-1930.

Les soins au jeune enfant sont assurés par la famille, la mère surtout. Elle nourrit son enfant au sein pendant assez longtemps, souvent plus d'un an, parfois plusieurs années avant 1914. Cela empêchait une nouvelle maternité, pensait-on. Le lait de vache, les bouillies, le *popa*, mélange sucré de lait et de farine, prendront la suite. Jadis le petit garçon portait des robes jusqu'à 6 ou 7 ans, comme les filles. Je n'ai jamais connu ça. Les plus jeunes s'habillaient, dans la plupart des cas, avec les habits laissés par les plus grands. Tous portaient des sabots en semaine, plus tard des galoches hautes ou basses, et les souliers bas pour le dimanche.

L'éducation était souvent partagée avec la grand-mère et la sœur aînée : elles lui apprenaient les prières et les règles de vie à la maison. Tout ce qui touchait le mystère de l'origine de la vie était "tabou". L'enfant ne posait pas de questions. On ne lui expliquait rien. Il devait découvrir seul ou avec les camarades comment "les choses se passaient". Toutefois quelques jeunes mamans, mieux formées, commençaient à "parler" à leurs jeunes enfants, vers l'arrivée des années 40. Personnellement j'étais très au fait de ces "choses" concernant la vie des animaux de

<sup>5</sup> cf. Joseph Barou, "Les enfants abandonnés en Forez de Louis XV à la III<sup>e</sup> République", *Village de Forez*, 1992.

la ferme, mais j'ai mis longtemps à faire le rapprochement avec les humains. Ces questions ne me tracassaient pas trop, peut-être parce que j'étais le plus jeune ?... Je me souviens du jour où ça a fait "tilt" : l'endroit, l'occasion, le camarade... Nos familles rurales, empreintes de jansénisme, vivaient dans un excès de pudeur regrettable et souvent dommageable. Selon la loi du balancier, n'est-on pas tombé dans l'excès inverse par la suite, jusqu'à nos jours ?

Les loisirs de l'enfant variaient selon les familles. Certaines exigeaient leur présence continuelle à la ferme pour le travail. D'autres, comme la mienne, leur laissaient des plages de liberté. Mon occupation habituelle consistait à garder 3 cochons pendant 2 heures. Parfois un camarade voisin venait partager ma tâche ou moi la sienne. Il amenait son chien fidèle : *Pieds blancs*. Ce n'était pas le moment où notre service était le mieux assuré... Avec lui nous avons entrepris de refaire un petit sentier montant de la route à un chemin. Nous y travaillions avec acharnement. Quand il pleuvait nous allions nous abriter... sous le pont dans la rivière. Ma mère nous y a trouvés un jour, avec ses remontrances.

Nous faisons aussi des maisons en terre, des bateaux, des avions en bois, des moulins sur un bief ou la rivière. Parfois nous jouions à la guerre de 1914 dans les genêts et les rochers. Il nous arrivait de nous brouiller... Pour un temps seulement. Je me souviens d'avoir eu longtemps un fusil à flèches *Eureka* avec lequel j'ai malencontreusement tué une poule de ma mère en jouant un jour avec un grand-oncle.

### 3 – Le temps de l'école

L'école occupait une grande partie de notre temps. J'y suis allé très tôt, avant 5 ans, avec ma sœur aînée. L'école du Crozet avait été construite vers 1910, à 500 m de chez nous. A cette époque venait d'être ouverte la route de Saint-Jean à Gumières, sur l'emplacement approximatif d'anciens chemins. Avant l'école du Crozet existait celle du Verdier dans un bâtiment assez étroit qui existe encore. Vers 1890 ma mère et sa sœur aînée l'avaient fréquentée toutes petites. La photo reproduite ci-après, que je date de 1893, montre qu'elle comprenait une seule classe avec 35 élèves. J'y reconnais ma mère, sa sœur, quelques visages connus... L'institutrice était Mlle Metzger, une Lorraine expulsée vers 1871. Elle venait loger chez ma grand-mère à l'époque. Parmi tous les garçons de cette photo, beaucoup ont été tués en 1914-1918.



**Ecole du Verdier (1893) ; beaucoup de ces garçons seront tués en 1914-1918.**



L'école du Crozet comprenait 2 classes, groupant une trentaine d'enfants, sous l'autorité du "maître d'école", Monsieur Delorme, et de sa femme. Mon plus ancien souvenir reste une leçon de lecture. La "dame", assise, posait le livre sur sa poitrine très avantageuse. Il y tenait tout seul. J'étais debout devant elle et j'ânonnais les syllabes LAM-PE, avec l'image correspondante devant les yeux. Suivre le doigt de la "dame" glissant sans dérailler constituait un exercice redoutable pour moi. Mais elle était très gentille.

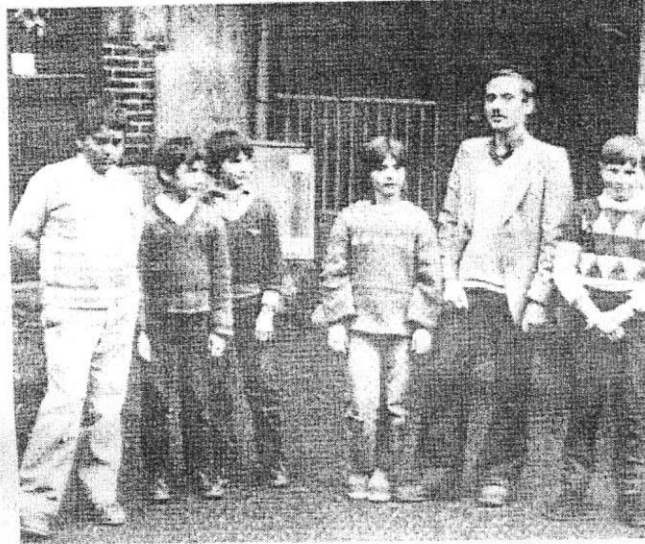
Les élèves de l'école du Crozet habitaient les environs. Certains venaient quand même d'assez loin, à pied, apportant leur repas de midi. Les soirs d'hiver ils rentraient chez eux à la nuit. Les plus grands devaient descendre au catéchisme au bourg, certains jours, à 11 heures. Le maître les "lâchait" juste à temps. Et au retour ces affamés bondissaient sur le panier à provisions avant de reprendre la classe.



Ecole du Crozet (1927)

## Saint-Jean-Soleymieux

### **Le Crozet : les derniers jours d'une école de hameau**



L'exode rural frappe encore aujourd'hui notre canton : après l'école de Lavieu, de la Chapelle-en-Lafaye, de Montarcher, c'est au tour de celle du Crozet de fermer définitivement sa porte dans quelques jours.

C'est avec une infinie tristesse que les habitants du Crozet assistent impuissants à la mort de leur école. A la rentrée prochaine, la cour de l'école restera étrangement muette et ne retentira plus des cris des enfants ; on ne verra plus le matin les petits élèves descendre à petits pas de la montagne, le cartable sur le dos, le hameau ne vivra plus comme avant sans sa joyeuse animation quotidienne, il lui manquera son cœur, son centre vital. M. Perret se serait bien passé de ce rôle historique qui lui est dévolu, d'être le dernier instituteur du Crozet.

L'école avait été créée en 1916 et s'épanouit très vite sur le plan des effectifs, puisqu'elle fonctionna longtemps avec deux classes et ce grâce à la présence constante d'instituteurs et d'institutrices à la personnalité attachante. Gabrielle Beaujard en 1929, Anne-Marie Pelardy en 1939, Claudius Granger de 1946 à 1951, Léon André, aujourd'hui principal du collège Falabrègue à Saint-Bonnet-le-Château en 1954-1955, Jeanine Jayole de 1965 à 1967 ; Patrick Rougeron de 1978 à 1981, Catherine Chaland en 1981-82 et enfin Robert Perret.

Les cinq élèves qui fréquentent cette année l'école seront les derniers à pouvoir évoquer dans l'avenir avec nostalgie, après leurs grands-parents et leurs parents les années passées sur les bancs de leur école, ce lieu privilégié de leur enfance. C'est la fin d'une époque pour le hameau dont les habitants suivent avec émotion les derniers jours de la petite école de la montagne de Saint-Jean-Soleymieux.

**La Tribune-Le Progrès**

du 23 juin 1983

A 9 ans j'allai en pension à l'école libre de Saint-Jean<sup>6</sup>. Les filles allaient chez les sœurs de Soleymieux<sup>7</sup>. J'étais à 5 km de la maison mais je n'y revenais qu'aux vacances. Je voyais mes parents le dimanche après la messe.



A l'école privée de Saint-Jean-Soleymieux

Toutes les écoles de hameau ou de gros bourg menaient les élèves au certificat d'études : le "sésame" pour obtenir un emploi dans l'administration. Je l'obtins sans trop de peine en 1934.

A quoi jouions-nous quand nous allions à l'école ? C'était très varié. D'abord à l'inévitable jeu de billes. Je me souviens de cette partie engagée dans la cour de l'école du Crozet. Nous parlions patois. La "dame" passe et nous réprimande... Silence... "Allez, joue", dit le plus grand à un partenaire. L'institutrice tourne le dos : *O filo...* Elle est partie... Fin de l'alerte.

Souvent nous faisons une partie de cache-cache : *matékondre*, de barres ou l'éternel "gendarme et au voleur", ou la "courante" : saute-mouton. Parfois arrivait la partie de *piko-tyu* : pique-cul. Ce n'était pas la plus intelligente. Les enfants formaient un cercle. L'un d'eux – *lo mère* – courait et laissait tomber un bâton derrière un camarade. Celui-ci, s'en étant saisi, poursuivait le fuyard qui n'avait d'autre issue que de se précipiter pour occuper la place vide. S'il était rattrapé il recevait des coups de bâton aux fesses. Sinon il prenait la place libérée ; l'autre déposait le bois ailleurs, et ainsi de suite.

Pendant les longues récréations du Crozet les plus grands s'enfuyaient parfois hors de la cour. Les petits étaient parfois mobilisés par le maître pour ramasser le crottin de cheval destiné à fumer les fleurs. Cet engrais ne manquait pas sur la route.

A l'école de Saint-Jean je me souviens d'avoir mimé dans la cour de récréation la libération des Hébreux d'Egypte et l'entrée en Terre promise. C'était le plus ancien qui tenait le rôle de Moïse, muni d'un long bâton, avec le sérieux et la dignité dus à son titre. Plus tard au séminaire de Montbrison, outre les promenades du jeudi et du dimanche et les parties de foot du mardi au terrain près des usines Chavannes, nous jouions aux échasses. Les combats vigoureux, voire violents, nous permettaient de défoncer nos forces d'adolescents.

<sup>6</sup> C'est aujourd'hui le beau bâtiment qui abrite la poste.

<sup>7</sup> L'école Sainte-Anne qui fonctionne encore aujourd'hui.



Sur les échasses au petit séminaire de Montbrison

#### 4 – L'adolescence et la jeunesse

Dans les générations précédant la mienne beaucoup d'enfants n'allaient à l'école que de la Toussaint à Pâques. Le travail les retenait à la ferme. Dans les années 1925-1930 nous fréquentions régulièrement l'école, selon la loi. Lorsque la période de la scolarité était finie, à 12 ou 13 ans, il fallait penser à l'avenir, avec ou sans certificat, surtout pour les garçons. Pas de problème pour les aînés : ils succéderaient à leur père. Les autres restaient souvent à la ferme ou se louaient comme domestiques : *lou borô*. D'autres apprenaient un métier auprès d'un menuisier, d'un maçon, d'un électricien vers 1935.

Des filles tentaient leur chance chez une couturière ou se plaçaient comme bonnes à tout faire dans des familles de ville, ou se louaient un temps pour garder les vaches, ou restaient à la maison en attendant un mariage éventuel quand le moment serait venu... Mais il y avait toujours de l'occupation pour elles à la ferme.

L'argent dont disposaient enfants et adolescents variait selon les familles. Certains jeunes n'en avaient pratiquement pas. D'autres plus chanceux en recevaient irrégulièrement de leurs parents. Je me souviens de mon grand-père qui me donnait 20 ou 40 sous (1 F ou 2 F) quand j'allais l'embrasser après la messe aux premiers temps de ma pension. Mes parents m'en donnaient aussi. J'étais économe. Mes dépenses consistaient à acheter "Guignol" ou les romans d'aventures de "la collection Printemps".

Mes parents me payaient *Pierrot* comme ils avaient payé *Lisette* à mes sœurs. Mes petits romans préférés coûtaient 12 sous, 0,60 F. Il fallait les commander par la poste et les payer en timbres. Ce que j'ignorais. Pour mon premier roman j'ai mis mes 12 sous dans une enveloppe timbrée que j'ai jetée dans la boîte. En route pour Paris, 7, rue Gazan. Ma mère a été quasi horrifiée de l'apprendre... J'ai bien reçu le livre quand même, ce qui m'a lié fidèlement à cette maison dont je dévorais les parutions.

Certains enfants ou adolescents recevaient "une pièce" ou une "étrenne" pour avoir "touché", c'est-à-dire aidé à conduire une bête à la foire ou pour avoir accompli tel travail laborieux chez eux, chez leur parrain... Pour nous tous, 100 sous, c'est-à-dire 5 F, constituaient déjà une petite fortune. Alors que je mettais une bonne partie de mes "biens" en lecture, d'autres économisaient ou dépensaient tout à la fête patronale.

Très peu de jeunes poursuivaient des études. Déjà le certificat – le "certif" – leur conférait une certaine importance, car beaucoup n'y arrivaient pas. Ce n'était pas si facile de faire moins de 5 fautes à la dictée. Certains, plus doués, "se poussaient" comme on disait, c'est-à-dire continuaient leurs études. L'instituteur envoyait ses meilleurs élèves à l'école normale pour acquérir le brevet élémentaire ou supérieur, et éventuellement entrer dans l'enseignement.



Le curé envoyait ses ouailles au petit séminaire. Mais bien peu arrivaient au bout des six années les menant au baccalauréat. L'acquérir constituant une rare performance avant 1939. Certaines filles allaient aussi étudier, à Montbrison surtout. Comme les garçons elles étaient pensionnaires.

La pension !... Je me souviens de ces trimestres qui duraient une éternité et débouchaient sur 10 jours de vacances passant comme l'éclair. Nous barrions le jour chaque matin sur le calendrier collé à l'intérieur du bureau. J'ai effectué en tout 17 ans de pension, avec le temps de guerre. Ils m'ont toujours pesé. Je supportais mal la séparation de ma famille, des monts du Forez et de ses sapins.

Pour les garçons la jeunesse s'achevait avec l'approche du régiment. Dans chaque commune les jeunes organisaient "la classe" avant l'arrivée des 20 ans. Il y avait des rencontres, des fêtes, en particulier la mise sur pied de la fête patronale. On portait la cocarde aux filles "classardes". Puis avait lieu le "tirage au sort" au chef-lieu de canton. La plupart des jeunes étaient "bons pour le service", surtout dans les années 30 avec la perspective de la guerre.

Avant le départ à la caserne avait lieu un bal, puis la pendaison des bouteilles à l'auberge choisie. Chaque conscrit attachait la sienne à une poutre. On les dépendrait à "la quille", c'est-à-dire au retour ou plus tard... Certaines y sont encore...

Une messe était prévue à la paroisse avec les jeunes qui allaient partir à la caserne. Le temps de "service" variait selon la loi. On voyait de temps à autres revenir des permissionnaires, plus ou moins bien "astiqués" selon les régiments et les individus. Parfois on apercevait des réservistes partirent pour "faire leurs 28 jours" – 14 en réalité –, c'était une période militaire à accomplir dans la caserne désignée. Avoir fait son régiment, "son service", constituait une référence. La photo qu'on en ramenait en était la confirmation. Elle s'ajoutait à celles des glorieux aînés : frères, père, grand-père... précieusement classées dans un tiroir de l'armoire.

## 5 – L'âge mûr

Le retour du régiment ouvrait une autre étape : l'entrée dans la vie active. Certains jeunes partaient chercher une situation en ville. Rares étaient ceux qui restaient dans l'armée ou la gendarmerie. Beaucoup se fixaient à la ferme où le travail ne manquait pas, surtout à la belle saison. Quelques-uns se libéraient de temps à autre pour amasser un peu d'argent. Soit ils allaient à la journée pour faucher, moissonner, arracher les pommes de terre... - c'était une occupation temporaire, dans les environs -, soit ils suivaient la saison de travail, depuis la plaine jusqu'à la montagne. Ils se rendaient deux fois par semaine "à la loue" dans la commune prévue, pour proposer leurs bras. Cet exercice durait plusieurs mois et exigeait une bonne santé avec de l'entraînement. Mais les fermes ne roulaient pas sur l'or, et il fallait amasser un petit pécule en vue de l'avenir.

Arrivait vite le moment de s'établir en ménage. L'étape constituait un gros souci pour les jeunes et aussi pour leurs parents qui avaient voix au chapitre – ô combien ! – et parfois imposaient leurs vues. Dans le milieu traditionnel et catholique il était de bon ton de ne se marier qu'entre "bonnes familles". Pour avoir droit à ce titre il fallait posséder "du bien au soleil", aller à la messe, et "bien voter", c'est-à-dire à droite, évidemment. Une mésalliance était mal venue.

Garçons et filles se réunissaient et se rencontraient à la messe, aux foires, aux fêtes patronales ou ailleurs : aux champs où les filles gardaient les bêtes. On dépassait rarement les frontières du canton. Parfois intervenaient des entremetteurs bien intentionnés : "curés marieurs" ou chemineaux fort connus dans la région. Ils indiquaient des pistes possibles et les garçons, mine de rien, pouvaient aller jeter un coup d'œil dans la direction.

La période des fréquentations durait plus ou moins longtemps. Certains parents freinaient les ardeurs des jeunes. Les obstacles financiers étaient les plus difficiles à surmonter. "Les familles s'entendraient bien, mais les feuilles d'impôts ne s'entendent pas", disait-on alors. Parfois

les parents respectifs parlementaient longtemps. Des jeunes se posaient des questions... *Truvoro in bon lar, ma y ôro no bouno couëno...* Il trouvera un bon lard, une maison riche, mais il y aura une bonne "couenne", c'est-à-dire une belle-mère !...

Souvent au contraire il fallait décider vite, les jeunes "ayant fait Pâques avant les Rameaux". Il n'était pas question de cohabiter avant le mariage. Alors, que de drames et que de larmes... Par ailleurs la cohabitation de plusieurs générations sous le même toit faisait beaucoup hésiter, surtout certaines filles. D'autres ne voulaient pas revivre l'existence pénible de leur mère et refusaient d'épouser un paysan. Ce fut l'une des causes de la désertification des montagnes du haut Forez.

Après souvent des mois de palabres sur la dot, le trousseau, les meubles, les terrains, les bêtes ou la rédaction du contrat le cas échéant, arrive enfin le temps des fiançailles. Les jeunes, toujours escortés d'une tierce personne, vont visiter les familles respectives. Rude épreuve pour les estomacs, mais coutume incontournable. Les "futurs", *Lou formoyère*, portent les "formailles", c'est-à-dire les dragées. Le fiancé offre la prise dans la tabatière. Et on lance les invitations.



**Mariage forézien vers 1930**

(archives famille Chassagneux)

Enfin voilà le jour de la noce. D'abord à la mairie puis à l'église comme il se doit, après les trois publications d'usage. La mariée en voile blanc entre au bras de son père. Ma mère m'a raconté comment une de ses amies, enceinte à l'insu de ses parents, était partie à pied se marier coiffée de son voile blanc. Avant d'arriver au bourg, dans une réaction de vérité qui l'honorait, elle avait jeté le voile dans un buisson pour prendre son chapeau.

La cérémonie a lieu un samedi en fin de matinée. De préférence en septembre-octobre, avant le carême ou juste après Pâques. On évite les périodes interdites : l'Avant et le Carême, ainsi que le mois de mai censé porter malheur !...

A la sortie les familles lancent aux enfants dragées et menue monnaie au son des cloches et font le tour des cafés du village. On termine par la grande photo de famille qu'on offrira aux participants. Je regarde toujours avec amusement les photos de ma collection des années 1920-1939. En particulier les chapeaux des femmes : c'est pour moi un régal.

Enfin le cortège se reforme derrière l'accordéoniste, à pied ou en char à banc pour rejoindre le lieu des agapes. Cortège plus ou moins impressionnant selon les familles, le rang, la fortune. Parfois certains manquent de mesure. Ce qui attire des réflexions : *Fan trouo de pouosso*, ils font trop de poussière ! La démesure se manifeste aussi pour le repas de noce : certains étaient pantagruéliques. Heureusement ils constituaient l'exception. Le petit cultivateur savait garder le sens de la mesure et ne jetait pas l'argent par les fenêtres. Plus simplement se pratiquait parfois au cours du repas le rite de la jarretière. La mariée s'attachait un long ruban blanc à la jambe : un jeune le coupait et le partageait entre les convives.

Après leur mariage beaucoup de couples partaient en voyage de noces, plus ou moins loin, plus ou moins longtemps, selon les familles et le portefeuille. Puis ils rentraient sagement dans leur nouvelle demeure.

Signalons, en terminant ce chapitre, l'usage accompagnant le remariage d'un veuf ou d'une veuve. La coutume, plus ou moins respectueuse, consistait à les "corner" quelques semaines à l'avance. Certaines régions appelaient cela le "charivari". Des jeunes prenaient une corne en bois taillée à la demande – il en existait ! – ou une bouteille sans fond, et cornaient autour de la maison du veuf, la nuit tombante. Les mariés devaient payer à boire et à manger aux jeunes "corneurs" pour obtenir le silence. Certains obtempéraient de plus ou moins bonne grâce. D'autres "marchandaient"... Il y avait des refus. Cela pouvait dégénérer : un jour par des coups de fusil, me disait mon père, parfois par des rancunes secrètes et tenaces.

L'institution du mariage était solide en ce début du XX<sup>e</sup> siècle. Personne ne la contestait. Les concubins étaient rarissimes et se sentaient marginalisés. Le divorce était très rare également. Les foyers solides et fidèles étaient largement majoritaires. Faut-il en conclure que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes ? Non sans doute. Que de drames cachés, que de souffrances supportées auxquelles il aurait mieux valu mettre un terme. Mais "chez nous on ne divorce pas" : un principe partagé par toutes les "bonnes familles". Là encore, selon la loi du balancier, notre société actuelle n'est-elle pas tombée dans l'excès inverse ?

## 6 – Les anciens

Le problème des vieillards n'était pas simple à résoudre. Mais à vrai dire on ne le posait pas. Il n'y avait ni retraite ni sécurité sociale. Les anciennes générations devaient penser au financement de leurs vieux jours. Certains gardaient le plus longtemps possible les cordons de la bourse. Par ailleurs les anciens restaient à la maison familiale où se regroupaient souvent les couples de 2, voire 3 générations. On imagine les problèmes rencontrés concernant la maîtrise des dépenses, les intérêts divergents, le choc des mentalités, des caractères...

A cette époque la valeur suprême était : la **Famille** dans la **Propriété**. L'idéal consistait à les perpétuer ensemble, au risque de malmener certaines personnes et de brimer leur liberté. Cet idéal, quelque peu matérialiste, était entretenu par la religion et la tradition reçue des anciens. Dans certaines familles ça ne se discutait pas. Peu à peu cependant les jeunes couples s'émançaient. Les cohabitations, créant trop de frictions, pouvaient provoquer le départ d'un couple, généralement le plus jeune.

Les anciens restaient à la maison. On les appelait "les gros", *lou grô*, sans que ce terme soit péjoratif. Ils logeaient souvent dans la "bretagne" et faisaient cuisine à part. Ils prêtaient main-forte aux travaux : les hommes à l'étable et au jardin, les grands-mères à la maison pour les repas et le soin aux enfants. Parfois restait au foyer un infirme, un handicapé... Source d'autres problèmes... Et la vie se passait, avec ses soucis et ses travaux, ses joies et ses peines.

*Naître, vivre et mourir dans la même maison...* Ce vers du poète constituait un idéal pour les générations du début du siècle. Et les anciens achevaient leur existence le plus souvent à la maison. Ils y étaient soignés, souvent avec amour, et ils pouvaient voir arriver la mort sereinement.



Quelques maltraitances de vieillards étaient parfois signalées. Mais elles étaient rares. Peut-être certaines restaient-elles cachées ?

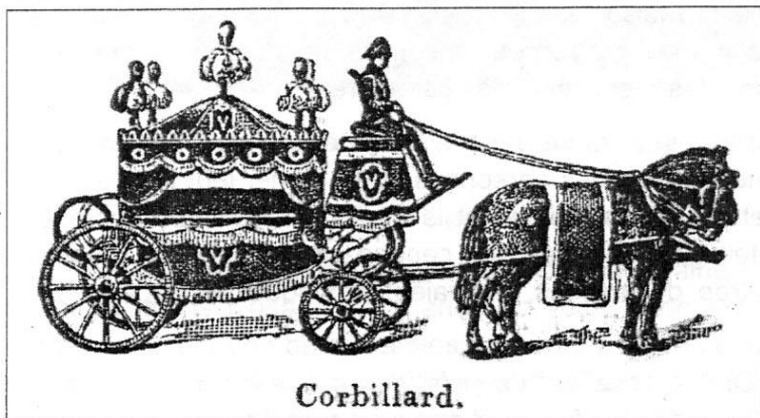
Les personnes isolées n'étaient pas abandonnées par les voisins. Je me souviens de "Jacou", un bon vieux célibataire qui se piquait de météorologie : il expliquait avec assez de bon sens les origines, les directions, les caprices du vent et des orages. A ses derniers moments, deux voisins, célibataires comme lui, assuraient les soins et la garde. Ils avaient amené un "barlet" de vin et quelques litres de "goutte" pour s'entretenir le moral. Au curé venu visiter le mourant ils expliquaient : *Y ramolle, il ira pas loin, c'est-à-dire il a la vilaine toux, il ne vivra pas longtemps*. Et ils ajoutaient, en plongeant un verre dans un seau d'eau pour le rincer : "Monsieur le curé, buvez un coup". Ils entourèrent le moribond jusqu'au bout.

Dans les hameaux se trouvaient souvent des femmes assez âgées, expérimentées et efficaces, sur qui l'on pouvait compter en cas de coup dur. Ma grand-mère était de celles-là : un accident, un malade à soigner, un mort à habiller, on venait la chercher. Été ou hiver, de jour ou de nuit, elle restait mobilisable. Et elle n'était pas la seule. Avec elle ou avec ma mère j'allais parfois visiter un voisin décédé. C'était courant. Nous n'étions pas élevés dans la phobie de la mort : elle faisait partie de la vie.

La famille avait le souci de faire appeler le prêtre. Il lui apportait les sacrements, escorté parfois d'un "clerc". Ma grand-mère m'envoyait m'agenouiller sur leur passage quand ils approchaient de notre maison.

*Nous vivrons 70 ans, et si nous sommes solides 80, dit le psaume 90. C'était vrai vers 1925. Un vieillard de 80 ans et plus réalisait une vraie performance. Tant d'enfants de sa génération étaient décédés depuis longtemps. Le soir de la mort, le carillonneur paroissial sonnait lou clar<sup>8</sup>, "les clairs", c'est-à-dire il annonçait le décès en égrenant les années du défunt, par groupes de 10. Les gens cherchaient de qui il s'agissait en écoutant la sonnerie.*

Avant les funérailles un temps de prière pouvait être organisé avec les voisins. C'était aussi l'habitude de passer la nuit pour veiller le défunt. Deux veilleurs, des proches ou des voisins, restaient du soir jusqu'au jour. Ils bavardaient, lisaient, buvaient le café à la cuisine et allaient de temps à autre auprès du mort dire des prières, le chapelet des morts et celui des vivants, c'est-à-dire le rosaire ordinaire. Je me souviens de l'avoir fait une fois avec ma mère en 1946.



Le jour des funérailles le corbillard avec le cheval caparaçonné de noir venait chercher le défunt au domicile, pour le conduire à l'église. Elle était ornée de tentures noires, lugubres, portant des tibias entrecroisés et de grosses larmes blanches que je prenais pour des poires !... Ce décor sinistre, manquant d'espérance à mon avis, était choisi par la famille.

(Larousse 1906)

Il y avait des "classes" de funérailles, avec tant de prêtres, tant de clercs, tant de cierges selon les cas.

<sup>8</sup> Le mot vient sans doute de clarine, la cloche.

Ces coutumes ont fort heureusement disparu. On a retrouvé l'égalité devant la mort. Les paroles des prêtres étaient à l'avenant : sévères et parfois terrifiantes...

Après l'office, le convoi de la famille et des participants se dirigeait vers le cimetière. Une dernière bénédiction par le prêtre et les assistants précédait l'inhumation. Après les condoléances d'usage, les proches et la famille se retrouvaient au café-restaurant du village pour le repas habituel. Le menu ne variait pas : salade, "bouilli" aux carottes – c'est-à-dire pot-au-feu – pommes de terre au four, fromage, café. Une prière, parfois assez longue, achevait la rencontre, et chacun retournait chez soi.

La famille portait le deuil le temps prévu : les hommes avec un brassard noir au bras gauche. Je l'ai même vu au bras de soldats en uniforme. Les femmes se recouvraient la tête d'un long voile noir plus ou moins longtemps selon le degré de parenté. Il était indécent de s'habiller de clair ou en couleur après un deuil. Et comme les femmes portaient souvent le deuil de quelqu'un de leur large parenté, elles restaient très longtemps vêtues de noir, surtout les personnes âgées. Par ailleurs une femme "habillée" portait toujours un chapeau ; il ne venait à l'idée d'aucune d'elles d'entrer dans une église tête nue.

Il était également de tradition d'inscrire les défunts au nécrologe de la paroisse. Le prêtre lisait ces noms le dimanche après la proclamation de l'évangile et concluait par le psaume en latin *De profundis*. Surtout il existait deux célébrations religieuses avec messe : l'une, la quarantaine, 2 mois après les funérailles, et l'autre, "le bout de l'an", un an environ plus tard comme son nom l'indique. "On va de messes" disaient les participants.

Pour comprendre ces deux célébrations il faut se reporter aux temps lointains. Jadis les cimetières entouraient les églises ; le prêtre célébrait l'eucharistie et à la fin avait lieu "l'absoute"<sup>9</sup>, c'est-à-dire la prière liturgique sur la tombe du défunt. Par la suite, les cimetières se sont éloignés des églises. Alors, après les offices de 40 jours et d'un an, le prêtre allait au fond de l'église où était dressé un catafalque en bois de la forme d'un cercueil, avec cierges et drap mortuaire. Le prêtre disait alors les prières liturgiques et bénissait... le catafalque, "le mort en bois" comme disaient vulgairement les curés. Cette coutume a heureusement disparu depuis une quarantaine d'années.

Tels étaient les rites funéraires dans tous nos villages. Ils différaient peu de ceux que pratiquaient les autres régions de Forez et d'Auvergne.

---

<sup>9</sup> A cause du 1<sup>er</sup> mot de cette prière : *Absolve Domine* : Absous Seigneur.

## La vie elle-même

### 1 – Le parler

Vers les années 1925 tous les gens s'exprimaient en patois : la langue maternelle apprise naturellement à la maison. C'était le moyen de communication à tous les niveaux. A travers lui s'exprimait la vie dans toute sa profondeur. Mais d'où vient le patois ? Et quel est-il ?

#### a/ Généralités

Pierre Gardette dans son livre *Géographie phonétique du patois* explique l'histoire de notre parler depuis les origines.

Au temps de la conquête romaine, la Gaule, chez nous, comprenait trois peuplades : les Arvernes dont le nom donnera l'Auvergne, les Vellaves qui deviendront les habitants du Velay et les Ségusiaves dont le centre était Feurs, *Forum Segusiavorum*. Les monts du Forez constituaient une barrière naturelle entre Arvernes et Ségusiaves. En revanche la limite sud était fluctuante, glissant plus ou moins du nord au sud au cours des siècles dans la région actuelle de Saint-Bonnet-le-Château.

Plus tard se constitueront les diocèses puis les provinces françaises : l'Auvergne, le Velay, le Forez. Ce dernier correspondant à peu près à l'arrondissement de Montbrison. L'histoire et la géographie expliquent la formation des patois et leur situation au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. A l'ouest et au sud on parle le provençal, en Forez le franco-provençal souvent teinté de provençal, au dire de Pierre Gardette.

Si la frontière entre les deux langues est facile à tracer à l'ouest avec les monts du Forez, au sud elle a donc varié beaucoup. Cependant, à mon avis, nous pouvons la trouver aujourd'hui en des endroits bien déterminés sur le territoire décrit dans ce cahier.

Si vous montez au-dessus de Saint-Jean, à Chantereine et Fontassot, les gens disent *me*, du latin *me*, pour exprimer le *je*, *moi*. C'est le franco-provençal. Plus haut, au sud-sud-est, vers Joanziec, La Chapelle et Marols, on dit *yö*, du latin *ego*. C'est le provençal. Ainsi je crois pouvoir dire que la frontière des deux langues traverse "mon pays". D'abord elle descend du nord au sud sur les crêtes des monts du Forez. A Fontassot elle tourne subitement à l'est en direction de la vallée de la Loire.

Cette limite sud est bien tracée par la rivière de la gueule d'Enfer. Au Quéret, de Saint-Jean, on parle franco-provençal, à Marcilleux, à 1 800 m à vol d'oiseau, on s'exprime en provençal, avec *yö*. Les interlocuteurs se comprennent facilement parlant chacun sa propre langue, avec ses mots, ses conjugaisons, ses terminaisons propres. Ce qui ne les empêche pas, à l'occasion de se moquer gentiment du patois d'en face, et lorsque des jeunes de Saint-Jean et de Marols se marient, habituellement chacun garde son parler. Parfois ils font un mélange. Rarement ils parviennent à changer de langue. De toute façon cela ne fera jamais de difficulté. L'amour n'accomplit-il pas des prodiges ?

#### b/ Au marché de Saint-Jean

Rendez-vous au marché de Saint-Jean, à la foire du premier mardi d'avril vers 1930. Ouvrez bien vos oreilles. Vous ne distinguerez pas les habitants de Saint-Jean et de Soleymieux. Ceux de Margerie et de Saint-Georges n'ont qu'un son *in*, le *in* fermé. Ils suppriment notre *in* ouvert remplacé par *an*. Ils disent : *au printan fai bon tan*, et nous *au printin fai bon tin* (*au printemps il fait beau temps*).

Les gens de Gumières et Chazelles se reconnaissent très bien : ils ont une deuxième personne du singulier : tu devient **tyu**, et ils terminent la syllabe **eur** par **ur**. **Tyu vèyé kô motur** : tu vois ce moteur. Et nous disons : **vèyé kô moteur**. Ce sont des variantes du franco-provençal. Quant aux gens de Marols ou de La Chapelle, vous les repérez tout de suite avec leur **yô** : je, moi, et leurs mots différents de chez nous : une autre langue, le provençal.

Tous ces patois de notre canton ont une particularité que vous ne trouverez pas plus bas vers Saint-Marcellin. Ce sont les "affriquées", c'est-à-dire "ces consonnes occlusives au début de l'émission et constrictives à la fin" : **ts, dz, tch, dj**. Exemple : *Lo tsato é dzinto* : la chatte est jolie. En bas on dit : *Lo chato é janto*. Aussi notre patois montagnard, provençal ou franco-provençal, donne un son rude et parfois désagréable avec tous ses Z. Les autres dialectes sont plus coulants et moins âpres que celui de chez nous.

### **c/ L'usage du patois**

Qui parle le patois vers 1925 ? Tout le monde. En particulier les habitants des campagnes. Dans les bourgs certains le parlent peu ou mal, mais le comprennent fort bien. Beaucoup d'enfants de la montagne ne parlent que patois et ignorent le français avant d'aller à l'école. Ce n'était pas mon cas : de nombreux visiteurs passaient chez nous, parents ou autres... Le français ne m'était pas inconnu. Mais je restais un peu "sauvage" devant ces "étrangers"...

A qui parlait-on patois ? A ses parents et à ses enfants, à ses voisins et à tous ceux qu'on connaissait. Mais si vous rencontriez les gendarmes, le notaire, le curé, l'instituteur ou quelqu'un que vous vouliez honorer, le français s'imposait. Parfois aujourd'hui on me demande de prier ou de prêcher en patois... Je ne sais pas faire... Sans doute Dieu connaît et comprend le patois, mais mes parents m'ont toujours appris à lui parler en français. Cela allait de soi. Il faut "respecter" Dieu comme la "Dame" à l'école et leur parler un langage "convenable" !...

Quand parlions-nous patois ? Tout le temps lorsque nous étions entre "patoisants" connus. Lorsqu'un inconnu nous abordait, son allure, son habillement nous indiquaient vite quel parler nous devions utiliser. Lorsque nous rencontrions des gens connus parlant toujours français mais connaissant le patois, nous avions le choix. Cela dépendait de la relation habituelle avec la personne.

Dans les familles habitant des hameaux d'en haut, les parents ont parlé patois à leurs jeunes enfants jusqu'aux années 1930. C'était mon cas. Mais plus bas les familles avaient utilisé le français 10 ans plus tôt. Ainsi mes 5 cousines de Margerie : 3 nées avant 1920 ont parlé patois, les plus jeunes nées en 1921 et 1925 ont été élevées avec le français. Mais le patois leur était familier. Après 1930 presque tous les enfants ont utilisé le français. Peut-être pas le français académique, mais enfin... Ce qui les embrouillait le plus c'était d'entendre leurs parents parler patois entre eux. Oui, voilà du travail pour les instituteurs...

Où parlait-on patois ? Un peu partout sans fausse honte. Pas toujours cependant. Des jeunes se sentaient un peu humiliés d'être appelés en patois au milieu d'un groupe important : dans le car ou au marché. Personnellement cela ne me dérangeait pas, au contraire. Je pense encore à mes parents mariés en 1911. En voyage de noces à Paris chez un cousin, celui-ci leur disait dans la rue : *Parlons patois, on nous prendra pour des étrangers*. C'était une sorte de promotion !...

### **d/ Richesse du patois**

*Le patois doit une grande part de sa richesse au foisonnement de ses locutions ; comme il doit sa variété et sa précision à l'abondance de ses verbes. Avec le patois on revient toujours au verbe qui est parole, au verbe créateur de vie et créateur de la vie.*



Cette citation de M. A. Meruville<sup>10</sup> s'applique parfaitement au parler franco-provençal de chez nous. J'ai relevé 450 verbes propres à notre patois. Ma surprise a été grande de n'y découvrir aucun verbe exprimant une idée, et trois seulement un sentiment. Tous les autres désignaient une action, une réaction des hommes ou des bêtes, ou un phénomène de la nature. Les ruraux de nos montagnes ne sont pas portés à remuer des idées. Ils mettent toute leur intelligence à l'action, à la vie. Et ils trouvent les mots et les images justes pour l'exprimer. Exemple : *rutséra*, former des rochers, les gros nuages annonciateurs de l'orage.

Beaucoup moins nombreux sont les adjectifs qualificatifs propres. J'en ai trouvé 130. Certains sont drôles et inattendus : *éburfye*, pâle ; *cacomillo* : malhabile, pas dégourdi.

D'où viennent ces mots ? Les spécialistes font des distinctions. Certains mots viennent du latin, voire du latin décadent ; même du gaulois, *dorbou* : la taupe. Beaucoup ont des liens avec l'italien : *betché*, le pot (*bicchiera*), et avec l'espagnol : *oduba*, rafistoler (*adobar*). A mon sens certains auraient des origines germaniques : *lo guëno*, la flemme (*gänen* : bailler), *bigou* : tordu (*biegen* : plier). Quant au mot *èmissu* : demi-sillon d'un champ de forme irrégulière, ne viendrait-il pas du grec *emissu*, la moitié ? Je me le demande... Tous ces échanges, tous ces mélanges ont été favorisés par les relations commerciales, politiques, au cours des âges.

Comme en français les noms communs sont masculins et féminins, avec l'article particulier singulier ou pluriel. Chaque genre comporte des mots à plusieurs terminaisons, souvent variables au pluriel. Il est curieux de constater que, sur 500 mots de chaque genre, les pluriels féminins varient à 79 % et les masculins seulement à 32 %. Y aurait-il un lien avec le dicton cité par de mauvaises langues : "souvent femme varie" ?

Pour en revenir aux verbes, 87 % ont l'infinitif en "a" (premier groupe : *er* en français) ; 8 % en "i" (2<sup>e</sup> groupe : *ir*) et 5 % autrement (3<sup>e</sup> groupe). Comme le latin ou le grec ils n'utilisent pas les pronoms personnels : je, tu, il... La terminaison seule indique qui parle : *filu*, je pars ; *filin* : nous partons. Ils possèdent tous les temps du français et en exigent la rigoureuse concordance.

Quelques curiosités. Des verbes ont plusieurs infinitifs (savoir : *sovë* ou *sobë* ; devoir : *devë*, *diöre*, *dëre*). Certains n'ont pas d'impératif, on le remplace par le subjonctif : sois bon, *que sëzë bou* ; aie de l'argent, *qu'aguëzë de sö*. En plus d'être et avoir, on trouve : pouvoir, savoir.

La syntaxe, l'arrangement des mots et des phrases, ressemble au français. On trouve des propositions indépendantes ou subordonnées. Parmi ces dernières, des propositions complétives ou circonstancielles (temps, but, cause, etc.). Là aussi la concordance des temps s'impose.

Citons la richesse des mots et des expressions. Le patois a beaucoup de termes pour désigner les vents et les pluies... Beaucoup d'expressions à partir des verbes avoir et faire... Attention aux "faux amis" : *tourna* ne veut pas dire tourner (*vira*) mais revenir ou recommencer une action. *Tyua* a 2 sens : tuer ou éteindre la lumière. Je cite d'autres exemples dans un premier cahier<sup>11</sup>.

Autres curiosités drôles : on applique aux gens des termes réservés aux animaux. Exemple : *imbôfuma* : le verbe s'applique à la bête en chaleur et aux convives "un peu partis" suite à un bon dîner. Ou bien : *ovë lo coura basso*. *Lo coura* c'est l'ensemble cœur poumons estomac du cochon. L'expression : avoir la *coura* basse veut dire qu'on a faim. Avoir l'estomac dans les talons en est l'exacte traduction.

Comme en français et dans les autres langues on peut faire en patois des jeux de mots, des tautologies ou virelangues, comme ton thé t'a-t-il ôté ta toux ? Exemple : *Vë vëre le vë*, *vëre coumo vë – vë que vë* : Va voir le veau, voir comment il va – Comme ci comme ça. Beaucoup de

---

<sup>10</sup> Contes populaires d'Auvergne.

<sup>11</sup> *Le patois de Saint-Jean-Soleymieux*, Village de Forez, 2000.



plaisanteries et de termes sont grivois, voire grossiers. En patois "ils passent bien". Mais quand on les traduit ils deviennent très incorrects.

Le patois est une langue parlée. J'ai réfléchi longtemps avant de l'écrire. Je suis resté au plus simple : je l'écris comme je l'entends, avec les sons du français, en prononçant toutes les lettres, sans me soucier de l'orthographe. J'ajoute cependant un tréma sur les voyelles qui ont deux sons. Exemple : *lou sô*, *lou so-ô* : les sous ; *dzère*, *dzê-ère* : coucher. Pour bien comprendre un texte en patois, lisez-le à haute voix.

Richesse de la haute voix. En effet une part importante de la culture du patois réside dans les chansons, les comptines et surtout les contes. Ma grand-mère était une excellente conteuse : elle en racontait et parfois en rajoutait. Mais toujours fort à propos. Je pense aux contes sur le mythique curé de La Chaulme : *le curô de vé lo Tso*. En particulier, *le curé qui mangeait les faines*, conte reprenant les fabliaux du Moyen Age : *du curé qui mangeait les mûres*. Et les contes du loup et du renard une veine inépuisable de récits toujours agréables à entendre.

Ce foisonnement exprime la richesse de notre patois ; il reflète une culture profonde transmise au cours des générations. Chacun, souvent à son insu, va y puiser les termes qui expriment le mieux sa pensée et sa personnalité. Je m'amuse beaucoup à évoquer telle réflexion, telle formule, telle plaisanterie d'un ancien du pays disparu depuis longtemps. Et j'ai surtout grand plaisir à bavarder avec des amis de jeunesse qui manient encore parfaitement notre patois. Hélas ils restent "semés de plus en plus clair".

#### e/ Les surnoms

Il est impossible de conclure ces pages sur le patois sans noter la présence des surnoms ; leur importance et leur usage. Très rares étaient les familles qui n'en avaient pas. Dans la conversation courante on appelait les gens par le surnom de leur famille. Chacune connaissant le sien. Il permettait souvent de distinguer plusieurs familles portant le même patronyme. Mais comme certains surnoms étaient un peu désagréables voire méprisants, on se gardait de les utiliser lorsque les personnes concernées se trouvaient aux alentours.

J'ai relevé environ 130 surnoms de familles du canton de Saint-Jean-Soleymieux. J'ai essayé de les classer, mais je ne garantis pas le résultat. On peut le contester.

A mon sens, la majorité des surnoms vient d'une histoire ancienne arrivée à un ancêtre : en famille, à l'école, au régiment, dans le village. C'est le cas de mes deux familles. Mon grand-père maternel Jean-Marie Poyet, venant d'un hameau de Saint-Georges-Haute-Ville : Bonnaire, est venu habiter chez ma grand-mère à son mariage. On l'appelait Jean-Marie de *Bonnaire*, de son lieu d'origine. Le nom est resté à la famille et au lieu d'habitation. Cent vingt ans plus tard, pour mes compatriotes, je suis Jean de vé *Bounaire*, ou bien le *curô de vé Bounaire*.

Mon père s'appelait Jean-Pierre de *tché le Goluno*, car son grand-père avait épousé la veuve d'un capitaine de la Garde nationale de Montbrison : *la Galonnée*. Il avait hérité de ses biens et de son surnom. Mais en venant habiter chez ma mère, mon père a perdu son surnom d'origine pour devenir Jean-Pierre de vé *Bounaire*. On trouve aussi : *Bazaine*, *lou Motelô*, *Goriboldi* etc.

Ensuite beaucoup de surnoms sont dérivés d'un prénom porté par un aïeul : *Mitché* (Michel), *Franchi* (François), *Motyi* (Mathieu), *Lo Coulombo* (Colombe). Ils viennent aussi du diminutif d'un prénom : *Dzoketu*, *Dzokorye*, *Jonô*...

D'autres résultent de la déformation d'un patronyme : *Peyu* (de Peillon), *Muro* (de Mure), *Tche Bruye* (de Breuil)...

Quelques surnoms plus rares viennent :

- D'un métier : *Pignére* (peigneur de chanvre), le *Cordére* (le cardeur de chanvre), le *Fôr* (travailleur sur le fer).
- D'un animal : *tché Rénar* (le Renard), *lo Yôro* ou *tché Yôro* (le lièvre), deux familles distinctes *Tsobré* (le chevreau).
- Ou simplement d'un lieu : un tel de *vé Profan*, de *vé Gobelu*, de *vé Lou Pra*. Et parfois le surnom a suivi la personne au cours d'un déménagement : ce fut le cas de mon grand-père maternel, mais pas de mon père.

Dans la conversation on met une préposition avant chaque surnom :

- Soit *tché* : chez, indiquant une famille précise ; *tché Jonô*.
- Soit *de, dô* : de, du, signalant l'aïeul premier porteur du surnom ; *Jean de Dzac*.
- Soit, plus rarement, *vé* : vers, indiquant le lieu d'origine de la famille, comme dans mon cas personnel.

Les surnoms disparaissent avec les migrations, l'évolution et surtout le déclin du patois. Cependant on utilise encore parfois le surnom patois dans une phrase en français. Ce qui fait drôle. Tous ces surnoms innombrables et variés donnaient un petit air sympathique et très personnel aux familles de chez nous. Ils disaient un peu leur histoire, celle de leurs ancêtres, celle du pays : une part de notre patrimoine en un sens.

## 2 – Le travail

### a/ Valeur du travail

"Travail et Propriété" : deux grandes valeurs pour les ruraux de cette époque. Etant enfant, je me souviens d'avoir été intrigué devant l'adresse de mon grand-père ainsi rédigée sur son courrier et les plaques de ses chars : "Jean-Marie Poyet, propriétaire à Saint-Jean-Soleymieux". Cultivateur ? J'aurais compris, c'était un métier. Mais propriétaire : pourquoi ?

Etre propriétaire constituait un titre universellement apprécié. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient électeurs les seuls propriétaires reconnus. Par la suite, devenir propriétaire était un idéal et un objectif à atteindre. Acquérir un lopin de terre, le posséder, le travailler permettaient de vivre, de survivre avec toute la famille. Aussi certains petits cultivateurs mettaient-ils tout leur argent disponible à l'achat de terrains pour arrondir leur propriété. D'où l'importance attachée au travail : le terrain devait rapporter, avec le nombre de bêtes correspondant à sa superficie. Travail dur, perpétuel, en toute saison, au risque de compromettre souvent les santé.

Le paysan propriétaire, responsable de son exploitation devait savoir un peu tout faire, y compris les petites réparations faisant suite à un incident imprévu. Il se levait tôt et se couchait tard, surtout en été, restant tributaire du temps. Le travail durait en toute saison, plus ou moins dur : les bêtes, la maison, les champs, le jardin, la vigne, les bois... J'ai expliqué dans un autre cahier les travaux des diverses saisons : labours et semailles, fenaisons et moissons, arrachage de pommes de terre et vendanges...<sup>12</sup>

L'idéal était l'autarcie la plus complète possible : se débrouiller seul et vivre sur la ferme en dépensant le minimum. On comprend facilement la grande qualité reconnue à un homme : être travailleur. Je me souviens de ce vieux et sympathique paysan qui me déclarait fièrement : *Il y a des gens qui ont le goût de travailler, mais n'ont pas la force, d'autres ont la force mais pas le goût. Moi j'ai eu et la force et le goût*. Et il y ajoutait avec un sourire le large geste de ses grands bras.

---

<sup>12</sup> "Les saisons et les travaux", *Village de Forez*, 2001.

## b/ Les divers travailleurs

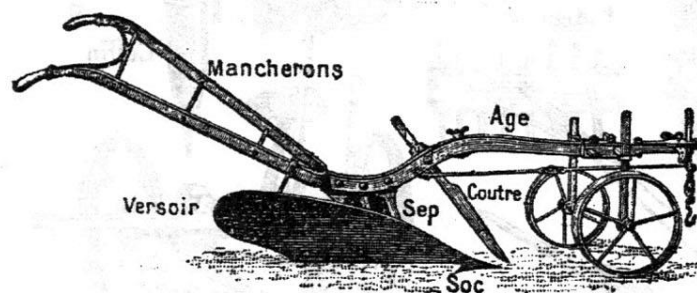
Au service de ces fermes, petites ou grandes, se proposait un personnel varié. Certaines "grandes propriétés" de 8 à 10 têtes gardaient un domestique adulte à demeure ou un jeune : un *borô*. Beaucoup employaient un manœuvre à temps partiel. Soit le patron allait à la "loue" en été et "faisait prix" – *faire patche* – avec un des candidats pour 2 ou 3 jours, logé, nourri. Les tarifs variaient selon la "valeur" de l'ouvrier. Chacun avait sa réputation et tenait à la rentabiliser. Soit il embauchait un journalier, un homme de la région, jeune ou adulte, qui allait de temps en temps "à sa journée", n'ayant pas un travail suffisant chez lui. Là aussi les tarifs variaient selon la saison, le travail, l'homme et la nécessité : celle du travailleur et celle du patron. A certaines époques les journaliers devenaient rares, car ils étaient demandés de tous côtés.

J'ai déjà parlé du travail des enfants. Cela dépendait des familles. Certains enfants étaient sans cesse retenus chez eux. Il y avait toujours à faire : garder les bêtes, nettoyer l'étable, sortir le fumier, "tirer devant" c'est-à-dire appeler l'attelage devant la charrue, "toucher" une vache au marché c'est-à-dire la conduire par derrière, "éclaircir" les collets-verts, désherber le jardin. Certains parents étaient intraitables. Personnellement je restais assez libre. Mais, tout petit, "j'y avais le goût". Mon père m'avait confectionné un petit fléau à ma taille et j'ai appris très jeune à faucher à la faux et à moissonner au "volant", c'est-à-dire à la faucille. J'aimais aussi "charpenter", fabriquer des objets, des jouets avec les petits bouts de planches récupérés dans la scierie d'un voisin compréhensif. Je me débrouillais d'ailleurs assez bien.

Venons-en au travail de la femme à la campagne. Pour définir la paysanne idéale, ma mère avait une expression : "vaillante et propre". Après ça tout était dit. La réputation d'une femme vaillante se perpétuait souvent chez ses filles : critère important en vue d'un mariage futur... Ainsi se vérifiait ce proverbe connu, vrai à tous les niveaux : *les femmes font ou défont les maisons*.

La paysanne avait intérêt à être forte et vaillante. Ses journées n'en finissaient pas, surtout au moment des gros travaux. A cette époque toutes les femmes effectuaient trois traites par jour : charge astreignante pour les femmes qui en étaient chargées souvent seules. Le travail du foin venait en supplément. L'ordre et la propreté de la maison en souffraient un peu. Je présente dans un encadré une journée de ma mère vers 1930. Cela pourra faire rire un agriculteur actuel gérant l'exploitation de 40 vaches, de voir si occupés des paysans avec seulement 4 ou 5 bêtes. Mais tout se faisait à la main, il fallait traire les vaches, les "lâcher" et les garder au pré, et on n'était pas équipé du tout.

Mes sœurs et moi aidions notre mère, pendant les vacances, dans les travaux de la maison ou des champs. Et quand j'eus 10-12 ans je faisais volontiers les voitures de foin et les déchargeais avec mon père. C'est lui qui fauchait : travail lent et pénible. Il partageait le travail des foins à ses heures creuses. Ma mère commentait souvent ces journées d'été harassantes en ajoutant cette précision : *Choya de pityeto ména è no gna de coyou, ère no si*<sup>13</sup> (Si vous avez de jeunes enfants et une nichée de cochons, c'était une "scie", une véritable galère !) Etonnez-vous après ça si les filles ne se sentaient pas portées à épouser un paysan.



Charrue.

<sup>13</sup> Je n'ai jamais connu l'origine de ce mot "Si", ni son sens exact. Mais c'était le terme pour désigner un travail écrasant, une corvée pénible.

## Une journée de ma mère vers 1930

**Matin** : lever matinal. Elle allume le feu pour le café.

Première traite de 2 ou 3 vaches. Veaux à faire téter éventuellement.

Déjeuner rapide. Elle va "lâcher" vaches, chèvres et moutons.

Elle les garde, et en même temps, avec nous, elle "décuche" : défait les tas de foin à rentrer le soir, ou bien elle écarte les andains fauchés par les hommes.

Retour des bêtes à l'étable. Elle commence à préparer le repas.

Elle va "tourner" le foin avec nous. Elle achève de préparer le repas.

**Midi** : "dîner"

Deuxième traite vers 13 heures, comme le matin.

Souvent elle revient "tourner" le foin écarté le matin, à rentrer plus tard.

**Vers 16 h** : une voiture de foin à rentrer. Elle "accroche" le foin avec nous, et "fait la charrée" que donne mon père. Elle va décharger le foin à la grange.

*Goutaron* rapide c'est-à-dire casse-croûte.

Souvent une 2<sup>e</sup> voiture à charger et décharger.

En même temps elle "lâche" les bêtes.

Éventuellement, avec nous, elle "cuche" le foin à rentrer le lendemain.

**Soir** : retour des bêtes à l'étable. Préparation de la soupe.

Troisième traite : passage à l'écrémeuse du lait de la journée.

"Souper" ; vaisselle de la journée. Mise en ordre de la maison.

Enfin au lit, où on se "grattera" longuement à cause des graines de foin.

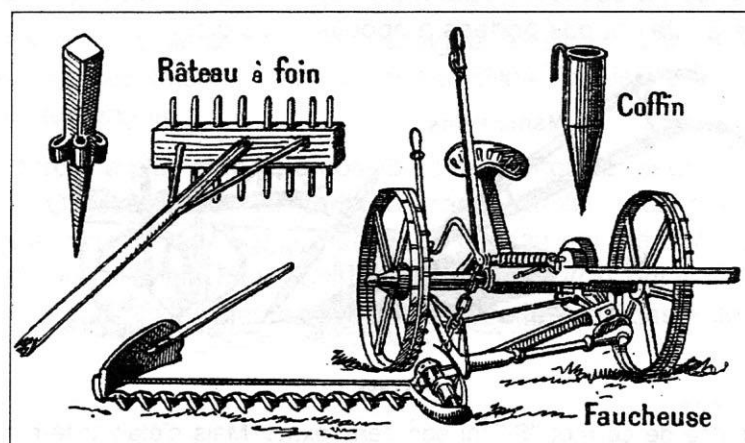
Entre temps : préparer le "boire", la pâtée des cochons, le distribuer.

Traire les chèvres, faire les fromages, retourner ceux qui séchent.

Distribuer le grain et la pâtée aux poules et aux poussins. Lever les œufs...

J'en oublie.

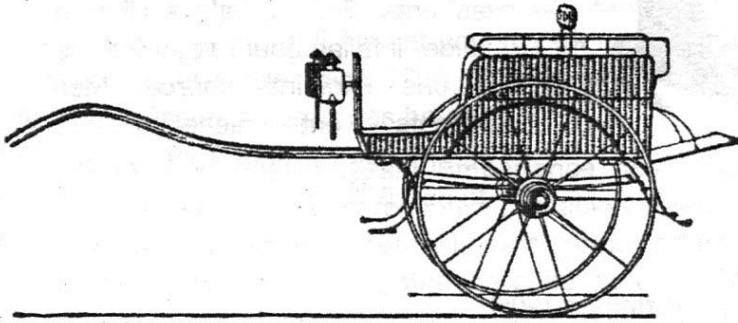
Toutes les journées ne sont pas aussi chargées, mais d'autres le sont davantage : à cause de la pluie qui dure, d'un orage inattendu, d'une vache qui veut vèler, d'une bête perdue etc.





### c/ Les outils de travail

Complétons ce chapitre sur le travail par l'inventaire du matériel de ferme. D'abord les chars : le "brancard"<sup>14</sup> à 4 roues, avec ses ridelles, ses deux échelles, devant et derrière. Il servait à transporter le foin, les gerbes et les fagots. Puis le tombereau, de couleur bleue en sortant de l'atelier du charron, avec ses grandes roues pour le transport du fumier et des pommes de terre. Parfois on voyait le "char à massô" pour transporter le bois, ou plus souvent le *drublé* ou "doublier" pour le charroi des gros arbres, comme les "bigans". Nous avons aussi la *leille*, lourd traîneau plat avec 4 bras pour transporter les gerbes à "cucher", mettre en tas.



Les fermes riches d'un cheval possédaient un char à banc ou un "breack" à 4 roues plus ou moins rutilant.

Ajoutons à ce gros matériel la herse plate en bois, la herse brisée métallique, l'araire, la charrue, une piocheuse – payée 235 F en mars 1929. Et aussi le diable, la brouette, le vannoir, et les petits outils indispensables : bêches, pioches, faux, faucilles, fléaux, fourches et râtaux.

### Le tilbury, voiture élégante des propriétaires aisés

A la cave tonneaux, bennes et "charge"<sup>15</sup> attendaient la vendange. Mon père avait aussi un coin menuiserie avec établi et nombreux outils pour le travail du bois.

Les plus grandes fermes possédaient un autre équipement. J'ai vu arriver chez elles vers 1928-1930 les premières faucheuses tirées par des vaches. Quelques fermes battaient à la machine, certaines pendant une journée. C'était un spectacle rare et fort prisé par les enfants du voisinage.



La batteuse (Larousse 1906)

<sup>14</sup> Le mot français brancard est rendu par le patois *imbolar*.

<sup>15</sup> Sorte de long tonneau de 5 mètres de long, renflé au milieu, avec une ouverture : le "guichet".



Le matériel de la maison était plus réduit. Il fallait toute une série de seaux pour traire, avec le *coulö* pour passer le lait, des arrosoirs pour traîner l'eau, des cruches, des biches pour le lait et le fromage. Et la baratte pour battre le beurre. J'ai tant tourné la manivelle. En hiver la crème était dure, on s'arrachait les bras. En été elle était trop fluide, il fallait courir l'eau fraîche à une lointaine source. Mes parents ont acheté une écrémeuse en août 1929 au prix de 660 F<sup>16</sup>.

(Larousse 1906)

#### d/ Les divers métiers

##### Les cultivateurs

C'étaient les plus nombreux au pays, dans quelque commune que ce soit. Celle de Saint-Jean-Soleymieux comptait 916 habitants dans les années 1936-1940. A cette date il y avait 116 fermes avec 586 vaches, soit 5 vaches par maison, et 34 chevaux<sup>17</sup>. Parmi ces derniers beaucoup seront conduits à Clermont en 1939, à la déclaration de la guerre et ne seront pas remplacés. Aujourd'hui la commune ne compte plus que 10 fermes, dont 3 à double activité avec 430 vaches ou jeunes veaux. On peut mesurer l'évolution et la différence.

La plupart des fermes se trouvaient dans les hameaux. Les plus petites comptaient 2 vaches, les plus grosses 9 ou 10, voire 12 bêtes. Jadis, avant 1914, certaines fermes n'avaient pas de vaches : la famille vivait avec chèvres et moutons. L'homme allait à sa journée, la femme faisait les lessives. Il en restait encore quelques unités vers 1930.

A la veille de la guerre de 1939 on dénombrait dans le bourg 5 fermes avec 22 vaches. Mais la famille avait une autre activité : maréchal, cafetier, épicier... De même quelques paysans des hameaux s'adonnaient à un autre emploi continu ou saisonnier. Certains étaient meuniers, le plus souvent pour moudre pour les animaux, d'autres menuisiers, ou scieurs, d'autres travailleurs forestiers. Les uns abattaient les arbres, quelques-uns faisaient les "biefs", les limites entre les parcelles, le propriétaire les payait 0,15 F le mètre linéaire en 1922.

##### Les autres métiers

Dans le bourg de Saint-Jean, en plus des 5 fermes, on trouvait :

- 6 épiceries, 6 cafés dont 2 restaurants ;
- 3 quincailleries ;
- 3 cordonniers et marchands de chaussures, 3 magasins de tissus et vêtements, 3 tailleurs pour homme ;

<sup>16</sup> Relevé dans le cahier de compte de mon père.

<sup>17</sup> D'après le calcul de mon ami Joannès Faure.

- 2 boulangers, 2 bouchers, 2 couturières, 2 modistes (plus une en campagne), 2 maçons (plus 1 en campagne) ;
- 2 transporteurs ;
- 1 horloger, 1 maréchal, 1 coiffeur, 1 électricien, 1 notaire, 1 géomètre, une sage-femme, un chef cantonnier, 1 agent-voyer. Le premier médecin ne s'installera qu'en juin 1940 ;

Ajoutons-y les agents de la fonction publique : gendarmes, postiers et facteurs, instituteurs, le percepteur et quelques retraités.

Les autres communes du canton étaient à l'avenant. Les cultivateurs restaient très majoritaires ; les bourgs étaient pourvus de nombreux cafés et épiceries, parfois d'un boucher et d'un boulanger-épiciier faisant l'un et l'autre des tournées à la campagne. Enfin on trouvait pas mal de petites écoles à l'écart des bourgs.

Soulignons en passant l'importance des cafés. Ils étaient le lieu de rendez-vous les dimanches, les jours de marché et à l'occasion des funérailles. Certains étaient bien achalandés : ils le devaient à leur emplacement, mais surtout à l'accueil réservé aux clients. J'ai entendu parler de Catherine Faverjon, "la Catherine chez Jano" de Margerie. Quand elle avait vu, le matin, un *bigan*<sup>18</sup> de la montagne descendre un chargement de bois avec ses bœufs, elle ne fermait pas sa porte avant de l'avoir vu remonter, même à nuit noire. Il venait boire un verre et faire "reprendre", c'est-à-dire reposer un peu, son attelage. Plus près de nous "la Philomène de Saint-Jean", connue de tout le canton pour son accueil, sa serviabilité et sa discrétion. Que de gens simples et fraternels ont marqué le pays par les services rendus gratuitement.

Parmi les autres professions citons les facteurs, ces hommes sympathiques qui assuraient le lien non seulement en portant le journal et le courrier mais aussi en donnant des nouvelles et en faisant les commissions. Je parle dans mon cahier<sup>19</sup> de mon vieil ami "Pierre le facteur". Quand j'avais 10 ans, je l'attendais pour qu'il m'aide à bâtir mon bonhomme de neige. Un crochet remplaçait le bras perdu en 1914-1918, mais il savait très bien l'utiliser.

Tous ces gens, hommes et femmes, de tous les métiers, faisaient VIVRE le pays, dans tous les sens du terme. Ils étaient connus et appréciés. Chacun, chacune avait son caractère, ses qualités, ses défauts. Ils tenaient une grande place dans notre petit monde. On s'en apercevait surtout lorsqu'ils disparaissaient.

### **3 – La vie à la maison**

#### **a/ Le vêtement**

Peut-être a-t-on remarqué le grand nombre de métiers d'hommes et de femmes concernant l'habillement dans le bourg de Saint-Jean. C'est dire l'importance que prenaient peu à peu les soucis vestimentaires. Tailleurs, couturières – "les tailleuses" – modistes, marchands de tissus et de vêtements de travail ne manquaient pas. Cependant on allait surtout *se faire vétyi* : se faire habiller *vé lo vilò*, à la ville, c'est-à-dire à Montbrison, parfois à Saint-Bonnet-le-Château ou Saint-Anthème. Sans oublier les foires et les marchés où le choix ne manquait pas.

J'ai déjà parlé de l'habillement des enfants. Je me souviens de mon petit costume en velours noir avec veste et culotte à bretelles croisant dans le dos. J'avais alors 4 ou 5 ans ; une couturière du voisinage me l'avait fabriqué. Il me reste surtout en mémoire les séances de prise de mesures et d'essayages : des épreuves fort désagréables, mais hélas incontournables.

<sup>18</sup> Un débardeur.

<sup>19</sup> "Les saisons et les travaux", *Village de Forez*, 2001.

Parlons d'abord des tenues féminines. Le chanvre avait disparu depuis longtemps au profit de la toile et de la laine. Les femmes âgées portaient de larges robes tombant jusqu'aux bottines à boutons. Un crochet permettait de les boutonner. Attention à ne pas le perdre : il était indispensable. Ces robes cachaient sous les plis de devant une grande poche très utile. Une veste complétait l'ensemble par-dessus le corsage, parfois avec un grand châle en laine épaisse plus ou moins ouvragé, le plus souvent de couleur noire, parfois grise voire blanche. C'était le *moutsö de lano* : le mouchoir de laine. Il était porté aux jours froids. Souvent on en avait deux : celui de la messe et celui des champs. A la maison les femmes s'habillaient plus simplement avec le tablier : *lo vantère*, le *dovantié* protégeant robe et cotillon.

Je n'étais pas très au fait des linges de dessous. Mais ça m'amusait de voir à l'étendage de ma grand-mère ou dans les nippes des greniers ces grandes chemises de toile rêche et ces longues culottes fendues, certaines avec une dentelle aux deux jambes. Ces merveilles étaient très utiles pour les déguisements, avec, bien sûr, les inénarrables chapeaux avec ou sans plumes, et les grands corsets-lacets roses à baleine métallique.

Une femme qui se voulait "habillée" ne sortait jamais sans chapeau. Qu'ils étaient drôles ces chapeaux de toutes tailles de toutes formes, mais d'une seule couleur : le noir. Le rendait souvent plus austère le long voile des veuves porté pour le grand deuil, le deuil et le demi-deuil. Une coutume à laquelle tenait toute famille honorable. Quelques femmes plus âgées portaient la coiffe noire ou blanche à mentonnière. Je me souviens à grand peine des coiffes à volants tuyautés : de vraies œuvres d'art parfois. Les coiffes blanches plus simples attachées par un cordon se portaient à l'intérieur ; mais elles commençaient aussi à disparaître.

Les femmes plus jeunes et les filles se coiffaient d'ordinaire d'un carré de tissu plié en diagonale, les bouts liés sous le menton. Mais lorsqu'elles étaient de sortie, elles n'oubliaient pas l'indispensable chapeau qui se rétrécissait de plus en plus avec les années, jusqu'au minuscule "bibli" que nous avons connu et qui a marqué la fin des gros chignons. Beaucoup de jeunes femmes commençaient à s'habiller plus court et plus clair que leurs aînées. Cependant une fille en pantalon surprenait dans les années 1935-1940.

J'ai cité les grandes bottines plus ou moins montantes. Elles vont vite disparaître au profit des souliers bas à boutons ou à lacets. Souvent les femmes portaient aussi des galoches basses vernies, voire des sabots à bride en cuir, certains joliment travaillés et colorés pour les filles. A la maison, pour le travail, les sabots ordinaires restaient la chaussure la plus pratique.

N'étant pas très connaisseur sur ce chapitre, il me semble cependant que l'évolution des toilettes féminines s'est accélérée très rapidement des années 1920 à 1940. Après les restrictions de tissu et de cuir dues à la guerre, le mouvement s'amplifiera ensuite de plus belle.

Venons-en à la tenue des hommes.

Quand un jeune cultivateur se mariait il se faisait confectionner un costume sur mesure par un des nombreux tailleurs du pays. C'était un habit noir avec pantalon étroit, veste et gilet avec gousset pour la montre. Cette tenue n'était prise ensuite que pour les grandes occasions. Parfois elle durait jusqu'au bout de la vie.

Habituellement l'adulte portait comme tenue du dimanche l'ensemble veste, pantalon et gilet en drap sombre, avec pardessus ou cape les jours d'hiver. Les anciens garderont souvent jusqu'en 1930 la large blouse bleue avec le mouchoir ou le foulard autour du cou. Ce sera longtemps encore la tenue des maquignons aux foires. Elle couvrait la grande chemise de toile avec des boutons au cou et aux manches.

Le dimanche et aux grandes occasions il fallait ajouter à la chemise le faux col en celluloïd. Chez nous cet exercice se pratiquait à deux et ne manquait pas de piquant entre ma grand-mère et mon grand-père. Elle se fâchait parce que lui bougeait trop et manquait de patience. Lui se



plaignait parce qu'elle le pinçait, le serrait et n'allait pas assez vite pour passer les jumelles<sup>20</sup>. Et au retour à la maison, le premier souci de la victime était de faire sauter son carcan.

D'ordinaire, en se mettant en tenue de travail, le paysan enroulait sur sa chemise une longue flanelle de près de 2 m de long sur 30 cm de large. Il aimait avoir les reins au chaud et bien serrés en vue des efforts à fournir. Il portait sur la tête le bonnet, la casquette ou le vieux chapeau en feutre noir devenu accent circonflexe sous l'effet du soleil, de la pluie ou de la neige. Et il lui fallait coiffer en été le grand chapeau en paille du moissonneur pour parer les ardeurs du soleil. Pendant la courte sieste de midi – *lo prunière*, la prunière<sup>21</sup> – le dormeur se le posait sur le visage à cause des mouches...

Les jours de sortie donnaient droit à la casquette ou au chapeau du dimanche en toile ou en paille fine. En semaine, lorsque étaient attendus des visiteurs, plutôt que de "se mettre en dimanche" on se contentait de se "raffaîchir" – *se refrétsä* – en enfilant un pantalon de travail neuf ou au moins en bon état.

En ce qui concerne les souliers, les plus anciens chaussaient les brodequins, parfois avec les petites guêtres jusqu'en 1930. En plus des souliers hauts, les plus jeunes commençaient à porter des souliers bas. "Nous sommes la génération des souliers bas", disions-nous un jour avec un ancien de mon pays. Pour le travail restaient les sabots, soit les gros sabots couverts, très chauds avec un peu de paille, soit le sabot ordinaire à bride en cuir. Les uns et les autres se ferraient avec les inusables clous cavaliers. Les bottes n'arriveront qu'après 1945.



Première communiant (J. Chassagneux, 1933)

N'oublions pas le rite de l'indispensable habit de première communion pour les garçons de 11 ans. Les filles portaient la longue robe blanche plus ou moins brodée. La mère conduisait son garçon à Montbrison. Le magasin "La Grande Maison" lui proposait l'ensemble culotte veste avec, comme cadeau, la montre à glisser, chaîne pendante, dans la poche gauche du haut. Ce fut mon cas et celui de la plupart de mes camarades. Je lis dans le livre de comptes de mon père, à la date du 13 mai 1933 : A Montbrison, vêtement 1<sup>ère</sup> communion pour Jean : 225 F ; brassard, 15 F ; chemise, chaussettes, 35 F ; casquette, 25 F. A la même date le paquet de tabac gris valait 2,50 F ; le journal, 0,25 F ; la viande de veau, 10 F le kg. A l'école, garçons et filles portaient le long tablier noir, tenu devant ou sur le côté gauche par une rangée de boutons blancs. Les sabots, le béret et le cache-nez complétaient l'ensemble.

<sup>20</sup> Boutons, souvent nacrés, porteurs d'un petit bras articulé, fixant le col de la chemise au faux col, utilisés aussi aux poignets.

<sup>21</sup> Du latin *post prandium* : après le repas.

Un dernier mot sur la literie. Les matelas en crin ou en laine avaient déjà fait leur apparition vers 1925. Mais il restait encore des matelas en paille d'avoine et surtout des paillasses remplies de feuilles de hêtre sèches. C'était très sain et très pratique pour les enfants. Nous en ramassions de pleines "boges" en automne. Nous couchions dans des draps de toile rugueuse. La nuit, les hommes âgés se coiffaient d'un grand bonnet à pompon, les femmes serraient leur chevelure dans un bonnet blanc attaché sous le menton : *le coutsanlë*, littéralement le "couche-en-lit". Les pyjamas et les premières chemises de nuit faisaient une entrée timide pour les enfants et les jeunes, d'ailleurs il en fallait pour aller en pension.

## **b/ La nourriture**

### **Son importance et sa place**

Toutes les sociétés soulignent l'importance du repas dans la famille. Ses membres s'y nourrissent et refont leur unité dans ce double partage des aliments et des sentiments. A la campagne deux repas rassemblent la maisonnée : le "dîner" à midi et le "souper" le soir. Le "déjeuner" – le petit – est pris en particulier "quand ça accorde"...

L'alimentation de la famille est payée par la mère, par les produits qu'elle vend au marché : *lo pidanche*. C'est-à-dire beurre, fromage, œufs, avec poulets et lapins. Je note dans les comptes de mon père quelques dépenses de bouche, faites par lui à l'occasion : 1 kilo de veau, une couronne de pain, quelques litres de vin. Parfois la vendange avait été faible. Mais le produit de la vente des porcs, des veaux, du seigle, des pommes de terre, passaient à l'entretien des bâtiments, à l'achat de matériel ou à d'autres grosses dépenses.

L'idéal était de vivre en autarcie, en se contentant des produits de la ferme en achetant le moins possible. D'ailleurs nous n'achetions jamais à crédit, nous attendions d'avoir l'argent pour effectuer un achat. Dans "les bonnes maisons", c'est-à-dire les fermes aisées, le pain était cuit au four familial, la cave était remplie de pommes de terre et le charnier bien garni. On pouvait voir venir.

Jadis, avant 1914, on achetait seulement le pétrole, le sel, le sucre, les harengs, la présure. Puis on s'est mis peu à peu au pain blanc, au café, et enfin vers 1935, quand les boulangers ont commencé à fabriquer de la pâtisserie, les paysans y ont peu à peu goûté.

La maîtresse de maison avait le souci de ne rien "déprofiter", et savait accommoder les restes. Il fallait surtout ne pas gaspiller le pain et "finir son morceau". Le pain était sacré. Cependant le chien aidait souvent les enfants à ne pas laisser de restes. Il ne fallait pas "faire le délicat", sinon on entendait le refrain : "huit jours sous une benne..." L'odeur de la nourriture nous saisissait en entrant dans la maison : le gros pain noir dans le tiroir avec l'assiette de fromage aux artisons et celle du lard cuit et froid. En passant, il était possible de manger un morceau : *Mindza no par* et de boire un verre si l'envie vous en prenait.

Voilà quels pouvaient être les repas d'une journée d'été chez nous :

Le matin on boit une tasse de café.

Vers 8 h, "on va à la soupe". Les hommes mangent une soupe de pain et de légumes, du lard froid et du fromage. Les femmes et les enfants vont "déjeuner" avec du café au lait et du pain blanc.

Vers midi, "on va dîner". Dans quelques rares familles le repas commence par une soupe, d'ordinaire par une salade du jardin à l'huile de colza. Le plat de légumes le plus courant reste la "fricassée" de pommes de terre, ou carottes, pois, bettes, haricots... Parfois riz ou pâtes.

Comme plat de viande : abats de boucherie ou du porc abattu si c'est la saison. Ou bien : jambon. Le dimanche : une poule ou de la viande de boucherie, avec du pain blanc. A la fin : fromage, café, et souvent "gnôle" pour les hommes.

Vers 16 heures en été, "on va faire 4 heures", c'est le "goûtaron". Certains prennent les *brezou* : pain noir émietté dans du lait froid, d'autres : une tranche de saucisson ou une omelette et du fromage.

Le soir "on va souper" : soupe, râpée ou "poêlée de farine" – matefaim – ou omelette ou salade, et fromage.

En hiver, les femmes et les enfants boivent la tisane.

Il s'agit là du menu dans une famille de paysans "qui ont de quoi faire", c'est-à-dire dans une ferme assez aisée. Mais il existait encore de "petites maisons", des gens plus pauvres : fermes trop petites ou endettées ou mal dirigées ou de gens malchanceux. Les familles qui pouvaient "engraisser" 1 ou 2 porcs s'en tiraient. D'autres ne gardaient que le lard et vendaient jambons et saucissons. Certaines, ne pouvant s'offrir un porc à abattre, se rabattaient sur les pommes de terre, les pois, la salade et surtout le pain.

### Les divers aliments

Le pain était chez tous l'aliment de base. A la campagne nous en mangions beaucoup. Ma grand-mère cuisait chaque quinzaine 7 gros pains de seigle d'environ 6 à 7 kilos : un pain par personne. En fin de quinzaine le pain était dur, la croûte s'était soulevée et cachait des moisissures. Même le chien n'appréciait guère. Le dimanche et au petit déjeuner nous mangions du pain blanc : *lo mitche*. En moyenne chaque personne consommait près de 700 grammes de pain par jour. D'autres familles en mangeaient beaucoup plus. Quand ma grand-mère a été âgée, le pain noir, pain de seigle, a été cuit et livré par le boulanger qui passait régulièrement. Nous fournissions la farine et payions la façon.

Le pain était très utilisé pour la soupe. Certaines familles en mangeaient trois fois par jour : soupe de pommes de terre, carottes, raves, poireaux ; soupe épaisse parfois "la soupe du maçon". Les uns la "blanchissaient" avec du lait, d'autres, les hommes surtout, versaient du vin dans la soupe de "bouillon gras" – le pot-au-feu. "Mange ta soupe si tu veux grandir", nous disait-on. Le chien aussi avait droit au pain et à la soupe.

La viande était surtout fournie par la ferme. Les familles aisées et nombreuses abattaient une truie de 300 à 350 (livres !) et un porc plus petit. Le lard, les jambons et les saucissons duraient toute l'année. Ma mère "roulait" 2 têtes à chaque bête : la partie supérieure et la partie inférieure avec la langue et de la viande à saucisse. Bien serrées et bien salées, elles constituaient les repas d'été à midi. Les "saucisses d'herbe", les boudins étaient les plats de viande qui suivaient "la Saint-Martin", le jour de l'abattage.

Nous achetions parfois une grande "queue de morue salée". Nous en découpons une tranche pour la tablée et la faisons dessaler. C'était le repas des vendredis de carême. Nous achetions aussi le hareng, selon la saison, soit frais soit salé pour ceux qui ne craignaient ni l'odeur ni les relents de friture.

Le dimanche on sacrifiait parfois une poule, voire un lapin, ou bien on achetait de la viande de veau, bœuf, mouton. Le mardi ma mère amenait parfois des abats de la boucherie : cœur, foie, pieds ou tête de veau.

N'oublions pas l'importance des œufs, les œufs frais mangés à la coque : "ronds" ; ou sur le plat : "au beurre noir". Et les nombreuses omelettes. Les œufs étaient mis en conserve, roulés dans du papier journal ; cela avait lieu "entre les deux Dames" : 15 août, 15 septembre. Ils étaient aussi utilisés dans les râpées, les matefaims et les beignets.

Parmi les légumes les pommes de terre occupaient la première place. On les consommait dans la soupe, en "fricassée", en "barboton", en purée, ou "rondes" c'est-à-dire en robe des champs. Je ne me souviens pas d'avoir mangé des frites. Nous consommions aussi les choux, les carottes, les haricots, les pois... Les pâtes, le riz, les vermicelles variaient un peu l'alimentation.



Les laitages tenaient aussi une grande place. Les enfants buvaient pas mal de lait, souvent du "lait bourru", c'est-à-dire tiède, sortant du pis des vaches. Ils se barbouillaient allègrement le visage avec la mousse. En été on faisait des "brezous", comme je l'ai dit. Les fromages étaient variés, soit le "vachard", pas extraordinaire si on avait serré fort le bol de l'écrémeuse, soit le fromage rond ou le chèvreton mi-chèvre mi-vache, conservé dans les artisons. Ces minuscules bestioles surprenaient les étrangers. Elles donnaient bon goût au fromage. D'ailleurs elles ne se reproduisaient que dans les bons fromages. En été, ma mère mettait des fromages secs dans une biche fermée et l'enfouissait dans la fenière. On les retrouvait en hiver avec un fort goût de verdure très apprécié.

Les desserts dépendaient des aptitudes de la maîtresse de maison. Ma mère fabriquait des gâteaux de Savoie, des gâteaux de semoule, ou des œufs à la neige pour les fêtes. Elle avait l'art de serrer un morceau de sucre avec des ciseaux, et de le promener sur le pique-feu rouge pour obtenir le caramel. Parfois elle achetait au marché du mardi une brioche à 20 sous pour les enfants. Aux saisons propices elle faisait de la confiture de mûres et de framboises. Nous allions ensemble à la cueillette. La confiture se mangeait à la place du fromage, à la fin du repas, sur le fond de l'assiette retournée.

Vers les années 1935-1939 nous commençons à acheter de la pâtisserie. Mais le "raboué" – "le roi-boit", cette grosse brioche pour la fête de la Saint-Jean, constituait une coutume incontournable. Les boulangers la fabriquaient à toutes les fêtes patronales du canton et à l'Epiphanie... et de plus en plus souvent. Nous fournissions beurre et œufs pour payer la façon. Chaque brioche, légère et délicieuse durait plusieurs jours.

Quant aux fruits, certaines fermes possédaient des pommiers, des poiriers et des pruniers. Mais nous n'étions pas dans un pays à fruits. Les quelques pommes ou poires récoltées servaient à cuire des pâtés. Les petites cerises sauvages étaient mangées à l'arbre par les enfants ou entraient dans la confection des clafoutis. Nous gardions quelques jolis raisins pour la table après la vendange. Mais nous mangions peu de fruits aux repas ordinaires. A Noël les enfants recevaient chacun 2 ou 3 oranges et 5 ou 6 papillotes. Ils se les partageaient en les ayant conservées le plus longtemps possible. C'était le cadeau de Noël et de Jour de l'an.

Terminons ce chapitre par les boissons. Le vin tenait la première place. En effet la plupart des cultivateurs de la montagne possédaient une vigne vers Montsupt ou Saint-Georges, et ils récoltaient leur provision de vin. Tous les crus n'étaient pas d'égale qualité. Elle dépendait des plants et aussi du vigneron. Mon père déployait un soin jaloux pour ses tonneaux et son vin.

N'oublions pas la "gnôle", la "goutte", c'est-à-dire le marc auquel tenaient tous les paysans "bouilleurs de cru". Une fois le raisin pressé on ramenait le résidu du pressoir – *le dzenu* -, ezn l'étouffant dans une benne sous une couche de terre bien tassée. Un mois plus tard on le menait à l'alambic pour obtenir 8 à 15 litres de marc, selon les cas. La "goutte" était servie après le café lors d'un bon repas. Elle était aussi utilisée en grog pendant l'hiver. Parfois les ménagères en soustrayaient un litre ou deux pour confectionner une "verveine maison".

Certaines familles buvaient aussi du cidre, si la récolte en pommes avait été abondante. Enfin l'eau restait la boisson habituelle des enfants et de beaucoup de femmes. De toute façon nous savions "mettre de l'eau dans notre vin" dans tous les sens du terme. L'économie était de rigueur : *Fo pa tu foutre po lé pêle*. Il ne faut pas tout "ficher" dans les poêles, disait-on. Un proverbe respecté par tout le monde...

### **c/ Chauffage, éclairage**

Dans les années 1920-1930, les populations rurales ne connaissaient souvent qu'un moyen de chauffage : le bois. Seules quelques familles des bourgs utilisaient le charbon. La région



était boisée<sup>22</sup>, offrant un choix de diverses essences. Le bois était vu d'abord comme un objet de rapport. Beaucoup de cultivateurs se trouvaient propriétaires de quelques parcelles boisées : pins, sapins, hêtres, surtout. S'ils savaient "jardiner", c'est-à-dire les exploiter judicieusement, elles aidaient la ferme à mieux vivre. Une vente de sapins surtout était la bienvenue<sup>23</sup>.

Les petits exploitants forestiers vendaient leur bois aux marchands connus de la région. Les pins étaient destinés aux mines ou à l'ameublement léger. Les sapins allaient dans les scieries de la plaine pour l'industrie, la construction, la menuiserie. Le hêtre était réservé à la chaussure : sabots et galoches, ou réduit en bûches pour les fours des boulangers. Le frêne était très demandé par les charrons ; le cerisier, le châtaignier, le noyer par les ébénistes. Restaient d'autres essences moins nobles : peuplier, bouleau, verne etc. pour d'autres usages... ou pour brûler.

A cette époque le bois de chauffage était très recherché. Après une coupe de sapins, les pointes des arbres, les grosses branches, les déchets étaient récupérés avec les fagots et les écorces. Le tout était transporté et mis à l'abri sous le hangar. Restait à le découper et le fendre aux jours d'hiver. On brûlait aussi le bois de hêtre : vert ou sec il chauffait beaucoup. Venait ensuite le bois de pin, de verne, de bouleau... De toute façon on ne voyait jamais d'arbres morts aux alentours des maisons. Ils étaient vite récupérés par leurs propriétaires, parfois par d'autres, en cachette. Ceux qui ne possédaient pas un lot boisé allaient aider les propriétaires lors des coupes, et ils avaient droit à une partie des débris. D'autres coupaient des noisetiers, des genêts pour brûler, élaguaient les arbres dans leur propriété ou allaient ramasser les bois morts au bord des forêts. *Le mondu oyon fan dô boué*, disait ma mère : "les gens avaient faim de bois", et à juste titre : les hivers étaient rudes. Aujourd'hui, avec l'évolution et la tempête de 1999 le bois mort pourrit lentement dans les forêts et autour des habitations, offrant souvent un triste spectacle.

Les vieilles demeures présentaient encore la grande cheminée et l'âtre noir de suie avec ses chenets, sa crémaillère, sa marmite pendante, voire la grande poêle à longue queue. Avec elle la cuisinière debout pouvait cuire sa "fricassée" en appuyant l'instrument sur les chenets. On y brûlait les bûches, les souches, les fagots entiers. Les gens se chauffaient devant l'âtre en se retournant à l'occasion pour présenter le dos au feu. La porte d'entrée, souvent mal jointe, provoquait un courant d'air qui activait le tirage de la grande cheminée. Mais que de chaleur se perdait...

Près de l'âtre trônait la grosse chaudière en fonte pour la cuisson des raves et des pommes de terre. Plus loin on voyait un petit poêle ventru à 3 pieds. Son tuyau rejoignait celui de la chaudière dans la grande cheminée. Ce poêle présentait une ouverture à l'avant pour l'alimentation en bois, et deux autres au-dessus, fermées de ronds concentriques. C'est là-dessus que la cuisinière préparait les repas. J'ai vu le poêle de mes parents au rebus à la cave. Il avait pris sa retraite à l'achat du fourneau en novembre 1922, au prix de 612 F.

Beaucoup de fermes s'étaient dotées de ce grand fourneau lourd et monumental. En haut à droite s'ouvrait la gueule du foyer avec une grille de protection en fonte. L'allumage était simple si "c'était le bon vent". Nous mettions du papier, au-dessus des babets de pin (les "piques" ramassées par temps sec) parfois des écorces de sapin (les "ruches") et du petit bois. Quand le feu avait bien pris, il suffisait de glisser le bois et les bûches. Le fourneau chauffait bien, mais "avait bon appétit" en bois...

La flamme caressait deux ouvertures couvertes de ronds concentriques en fonte et deux plus petits au fond. La fumée montait par la cheminée. On réglait le tirage par une clef qu'il fallait savoir bien manœuvrer. En haut à gauche dépassait la bouillotte en cuivre avec son couvercle bien astiqué. En cuivre aussi étaient la barre du fourneau et les poignées de la porte des 2 fours.

---

<sup>22</sup> La Loire compte 27 % de son territoire boisé, selon les statistiques officielles.

<sup>23</sup> Au dire des spécialistes de la forêt, dans un joli bois de sapins on peut couper 6 mètres cubes de bois par an sur un hectare.

Celui d'en haut servait à faire la pâtisserie et à nous chauffer les pieds en hiver. Les briques y attendaient aussi l'heure du coucher.

Enfin en bas restaient deux compartiments. Sous le foyer : le cendrier à vider régulièrement. A côté : un second four recueillait les poêles et les marmites. La maîtresse de maison mettait sa fierté à "faire briller ses cuivres". Il est vrai que le fourneau avait avantageusement détrôné le vieil âtre encrassé de suie. Il était devenu le centre de "la maison". Mais son entretien, son nettoyage surtout constituaient une corvée peu agréable. Sans parler de la cheminée à ramoner régulièrement sous peine de "mettre le feu à la borne" auquel cas, c'était la course des gens de la maison et des voisins vite alertés.

Je me souviens des hivers longs et froids des années 1925-1940, avec des couches de neige n'arrivant pas à fondre. Peut-être cela explique-t-il mon peu d'attrait pour les sports d'hiver... Se chauffer constituait un souci... Quel plaisir nous ressentions de nous asseoir devant le fourneau, d'ouvrir la porte du four et d'y enfiler nos pieds !...

Nous utilisions aussi un autre moyen : la chaufferette, *le tsofopiè*, le chauffe-pieds. C'était une cassette métallique munie d'une anse. Le dessus consistait en une tôle percée de gros trous, couverte de petites barres de bois pour protéger les pieds. Nous garnissions le fond de cendres et de braises bien vives, nous refermions et posions les deux pieds sur le bois. Parfois l'odeur de roussi indiquait qu'un bas brûlait. Il fallait prestement lever les pieds. La chaufferette était utilisée à la maison. Ma grand-mère la portait parfois aux champs, quand elle "tirait" – gardait les vaches – aux alentours de la maison aux jours sombres d'octobre. Cependant les gros sabots garnis de paille constituaient la meilleure protection contre le froid aux pieds.

Dans toutes les demeures paysannes seule la "maison" – la cuisine – était chauffée. Les chambres à coucher des bâtisses du début du siècle étaient parfois pourvues d'une cheminée. Aux très grands froids on y faisait une flambée avant de se coucher, avec le risque de s'enfumer et de devoir ouvrir les fenêtres... Bien sûr il n'y a pas de fumée sans feu, dit le proverbe... Mais quand même !...

Avant de se coucher chacun avait pris soin de se munir d'une brique bien chaude dans le four, et de la rouler dans un journal. Lui aussi parfois commençait à "cramer"... Nous promenions la brique dans le lit, puis nous la couvions amoureusement de nos pieds. Le lendemain matin au réveil nous sortions le nez au-dessus des couvertures pour respirer un bon bol d'air vif, avant d'aller nous laver... à l'eau froide évidemment...

### **L'éclairage**

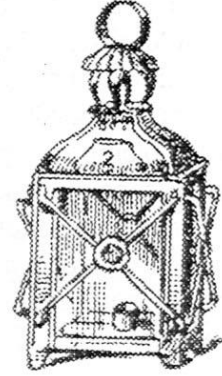
L'éclairage avait beaucoup évolué depuis les années 1880-1900. Ma grand-mère me parlait des petites lampes à huile dans lesquelles trempait une mèche. En patois, elles étaient appelées : *créji* ou bien *tsole*. Je me souviens d'en avoir vu une chez nous au rebut à la cave. On utilisait aussi, dit-on, *lo tyo*. C'était une baguette de pin, ou mieux de souche de pin. Piquée verticalement sur une tige de fer plantée dans le mur, elle projetait autant de lumière que de fumée. Mais je n'en ai pas connu l'usage. Il y avait aussi les chandelles, mais il fallait les acheter.

Dans tous les cas les allumettes étaient indispensables. La vente était réglementée et assurée par la régie. Mais les contrebandiers en fabriquaient. Il paraît même qu'elles prenaient feu facilement, trop parfois. Mon père me racontait qu'on pouvait les allumer en les frottant sur le gros pantalon de velours. Et certains hommes, la nuit, portaient parfois un petit clignotant à la fesse droite.

Au temps des grands froids dans les vieilles demeures, un bois abondant brûlait dans l'âtre. La famille se contentait de la lumière venant du foyer. C'était suffisant pour cuisiner, manger et ranger la maison. A la veillée la maisonnée se regroupait devant le feu. Certaines dentellières, m'a-t-on dit, mettaient parfois devant leur "carreau" une boule de verre pleine d'eau pour refléter et grossir la lumière venant du foyer.

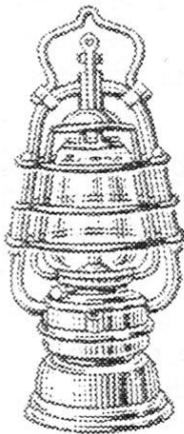
La lampe à pétrole, arrivée fin du 19<sup>e</sup> siècle, avait constitué un gros progrès. Mes grands-parents l'utilisaient depuis longtemps. Je me souviens de la grosse suspension que nous montions ou descendions à la demande au-dessus de la table. Elle maintenait la lampe de cuivre bien astiquée, surmontée du long verre fragile. Il couvrait la mèche réglable grâce à une molette et plongeant dans le réservoir de pétrole. Nous avions d'autres lampes du même genre, transportables dans les chambres. J'ai gardé un joli petit modèle en cuivre à boule de verre, c'était la lampe de ma grand-mère. Elle l'appelait "mon électricité", et la portait pour aller se coucher.

L'électricité est arrivée chez nous en 1931. Un progrès considérable. Cependant certains cultivateurs l'estimant dangereuse l'ont refusée... Ils s'y sont mis plus tard constatant qu'aucun incendie n'avait été provoqué par cette "nouveauité". Chez mes parents l'installation électrique a été réalisée en février 1931, dans toute la maison, écurie, cave, grange comprises, au prix de 1 025 francs. Très vite il fallait ajouter des prises de courant et d'autres lampes ici ou là. L'arrivée du courant électrique a provoqué chez nous une évolution énorme.



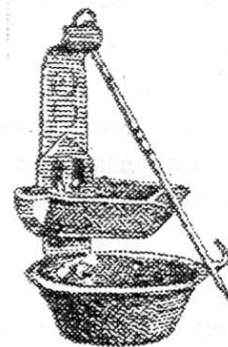
Lanterne (Larousse 1906)

N'oublions pas de signaler d'autres systèmes d'éclairage dans les années 1925-1930. D'abord la célèbre lampe tempête que le vent – théoriquement – n'éteignait pas. On pouvait la transporter sans danger à la cave ou à l'écurie.



Lampe tempête

Parlons enfin de la lanterne qui devait accompagner les chars à banc et autres véhicules. C'était un carré métallique avec 4 faces en verre, l'une d'elle s'ouvrait et permettait de fixer la bougie à allumer pendant le trajet. Sous la lampe la poignée, protégeant la bougie, permettait de la fixer sur le char à côté du cocher. Ce système peut nous faire rire aujourd'hui, mais c'était le seul en cours. Et les gendarmes verbalisaient les véhicules non éclairés. Les lampes électriques sont venues très vite dans les années 1930.



(Larousse 1906)

#### d/ L'eau

#### Importance de l'eau

Si le problème de l'eau devient de plus en plus important au début du 21<sup>e</sup> siècle, il l'était déjà 100 ans plus tôt. Avant de bâtir une maison il fallait s'assurer d'un point d'eau à proximité : une source bien orientée – au nord de préférence -, un ruisseau tout proche ou le bac – le "bachat" – et le lavoir d'un hameau.

Les bâtisseurs des maisons anciennes y avaient pensé. Certaines habitations étaient riches d'un puits, d'autres s'étaient regroupées dans un hameau pourvu d'une arrivée d'eau. Les habitants des bourgs disposaient de fontaines publiques.

Mon grand-père avait construit sur un mamelon rocheux et sec. Il avait dû établir un barrage sommaire sur le ruisseau voisin, en amont ; un bief amenait l'eau en bas de la maison. Nous la récupérions dans un seau sous une "ruche" – une écorce de sapin, facilitant la réception. Puis nous traînions notre seau à la montée jusqu'à l'habitation. Je m'en souviens encore. Ensuite, mon père a creusé et bâti un réservoir encore plus en amont. Il recueillait l'eau du ruisseau. Une canalisation en fer ou en plomb de près de 300 mètres faisait parcourir l'eau jusqu'à la cour de la ferme et la déversait dans notre "bachat". C'était un énorme progrès. Une canalisation la conduisant à l'intérieur n'a été posée que vers 1970. De toute façon je ne me souviens pas d'avoir vu l'eau à l'intérieur d'une ferme dans les années 1925-1930.



**Lavabo ou fontaine**

(Larousse 1906)

L'eau avait son importance pour l'arrosage de certains prés. Une source bien placée pouvait être utilisée par plusieurs propriétaires. Il existait des conventions écrites ou orales pour le droit d'arrosage. Tel propriétaire avait droit à l'eau du lundi soleil levant au mardi soleil couchant, tel autre à un autre moment. A l'heure fixée le bénéficiaire prenait sa pioche pour détourner l'eau du bief et l'orienter vers son pré ce qui donnait lieu parfois à des brouilles, à des chicanes, à des procès à "l'audience", un mardi par mois, à la mairie.

Il fallait de l'eau pour les animaux. Les bêtes allant pâturer près des nombreux ruisseaux connaissent l'endroit où se désaltérer. Lorsque les autres rentraient du pâturage elles allaient s'agglutiner autour du bac, au risque de quelque bagarre. Certaines fermes se gardaient une petite réserve d'eau à proximité à l'usage des bêtes : le "gour", *lo petsère*. Dans les hameaux, il fallait éviter la rencontre de plusieurs troupeaux autour de l'abreuvoir. En hiver, lors des gros froids, les bêtes ne sortaient pas. Nous mettions une grande "benne" au centre de l'étable, nous la remplissions régulièrement. Ainsi l'eau glacée tiédissait un peu dans la chaleur du lieu.

Il fallait aussi de l'eau pour les humains. Les gens buvaient l'eau de leur puits, celle qu'ils allaient récupérer au bac ou à la fontaine publique. A la maison nous buvions l'eau arrivant du ruisseau. Je n'ai jamais entendu parler d'analyse chimique ou bactériologique et pas plus d'une quelconque infection due à l'eau. Elle venait des bois ; la pollution et les nitrates n'existaient pas. Nous allions chercher l'eau dans des seaux et des arrosoirs et en gardions toujours une réserve à la maison.

La lessive représentait un lourd travail pour les femmes. Je n'ai pas connu la grande lessive, *lo buya*, faite tous les 6 mois dans une grande cuve, le "cuvier" avec de la cendre de bois sur le linge. On versait de l'eau chaude par-dessus ; elle traversait le tas de linge, s'écoulait par la bonde grâce à une mâchoire de porc qui empêchait l'obturation. On recommençait en la faisant repasser avec davantage d'eau chaude. Ce jour-là, les voisines s'entraidaient pour terminer la lessive, lavage et rinçage au lavoir.

La lessive la plus ordinaire – *lo buya* aussi – se faisait régulièrement. Elle commençait par le pré-lavage – *l'essogadzu* – avec la lessiveuse ou dans un grand baquet avec le savon de Marseille. Je me souviens de ces cubes jaunis alignés en réserve sur la cheminée. Ensuite le lavage et le rinçage s'effectuaient dans le bac, au lavoir public ou dans la rivière. Le transport se



faisait à la brouette. Travail harassant pour les femmes, avec le poids du linge mouillé et la froidure de l'hiver.

Une fois le linge tapé, lavé, essoré, la laveuse préparait le "bleu" : une sorte de boule de pierre bleue vendue dans le commerce serrée dans un chiffon, trempant dans un seau d'eau. Le linge blanc était toujours "passé au bleu". Souvent ma mère l'étendait dans l'herbe à la pluie ou à la rosée du matin, avant de "l'écarter" à l'étendage, à l'écart des bêtes de passage.

Le linge était repassé grâce aux fers qui stationnaient en permanence sur le fourneau. Enfin il restait à repriser – *crépina* – ou à racommoder – *petossa*. Le linge était porté et usé jusqu'au bout.

### L'hygiène

Les jeunes générations actuelles vont pouvoir s'esclaffer en lisant ce qui va suivre. C'est si loin du confort qu'elles trouvent à la maison. Au début du 20<sup>e</sup> siècle l'hygiène des populations rurales était sommaire et très inégale. Il y avait des gens qui ne se lavaient jamais... Je me souviens de certains journaliers travaillant chez nous. Ils n'avaient pas de chaussettes, leurs pieds, leur pantalon et leurs sabots étaient de la même couleur : gris sombre. Je me souviens aussi d'une amie de ma mère, née dans les années 1880-1885. Elle devait aller consulter le médecin et sa fille lui avait fait laver les pieds. Elle avouait tout bonnement à ma mère : "Je ne m'étais plus lavé les pieds depuis la veille de ma première communion chez les sœurs de Soleymieux". Je pense qu'elle ne constituait pas une exception.

Les gens se lavaient les mains au "bachat" après un travail salissant. Se laver le visage restait exceptionnel pour certains. Ils se lavaient "le bout du nez" le dimanche. Pour les hommes c'était après la barbe au rasoir "coupe-chou". La cérémonie avait lieu une ou deux fois par semaine, le samedi ou quand ils voulaient sortir.

Les années 1920-1925 avaient vu l'arrivée des "lavabos". Ils comprenaient deux parties. D'abord un réservoir en faïence de 5 ou 6 litres. On le fixait solidement au mur à mi-hauteur. Il se remplissait par le haut. En dessous se trouvait un petit robinet réglable, pour ouvrir ou fermer le débit. Sous l'ustensile attendait la 2<sup>e</sup> partie destinée à recueillir l'eau à jeter. L'eau propre était transportée et versée dans le réservoir assez haut placé. Ce travail n'était pas très agréable, il fallait économiser l'eau et l'utiliser à bon escient.

Pour un lavage plus poussé nous utilisions un simple baquet métallique ou en bois. Chacun versait son eau, froide ou chaude à son gré. Et il effectuait la toilette qu'il désirait. Souvent c'était la simple toilette des pieds, le samedi ou après un gros travail. La propreté était variable selon les familles. Mais elle ne constituait pas le premier souci pour beaucoup d'entre elles.

Que dire de l'hygiène concernant la satisfaction des besoins personnels les plus intimes et les plus incontournables ? Vers 1925-1930 mon père avait bâti un petit cabanon dans un pré derrière la maison. Il ne comportait pas de siège, mais deux planches au-dessus de la fosse. Il fallait de temps en temps vider son contenu et le déverser dans la "ri", un sillon de la terre voisine. Un stock de papier journal découpé était en attente à un clou de la porte.

D'autres familles avaient aussi bâti des édifices de ce genre le plus souvent au fond du jardin. C'était un réel progrès. Mais la nuit, le célèbre pot ne suffisait pas, en temps de pluie ou de neige, nous devions nous débrouiller autrement, comme les choses s'étaient toujours déroulées. C'est-à-dire chacun allait se soulager à l'écurie, au fond du hangar, vers le tas de fumier ou derrière le bâtiment. Le service de nettoyage était l'affaire des poules, des cochons et des chiens. Heureux ceux qui recevaient le journal : ils avaient du papier hygiénique. Les autres... ?

Mon père m'avait raconté ce qu'il avait vu sur les quais de Paris lors de son voyage de noces en 1911. Un "préposé" transportait sur son dos avec deux courroies un cabanon mobile sans fond. Il débitait sa "publicité" : "Chacun sait ses affaires !..." Le client lui faisait signe.

L'homme posait son fardeau à terre à la disposition du demandeur. Après le temps d'attente nécessaire, le client sortait et payait son service. Et le préposé rechargeait son cabanon pour aller plus loin, laissant sur place les signes de l'opération.

Nous racontions la plaisanterie suivante qui reflétait bien les usages de nos anciennes populations rurales. Une vieille paysanne va en ville chez les cousins. A table, éprouvant un besoin naturel urgent, elle ne sait pas comment s'exprimer. Elle finit par demander : *Vont'ë le tri de lé tchôre* ? "Où est l'étable des chèvres" ? Les cousins qui étaient polyglottes ont parfaitement compris et lui ont révélé l'existence d'un lieu "ad hoc"... Face aux cousins de la ville, les ruraux s'excusaient facilement : "Chez nous, vous comprenez, ce n'est pas un hôtel"...

Tel était le genre de vie des générations rurales au début du siècle dernier. Y avait-il davantage de maladies, d'infections, d'épidémies qu'aujourd'hui ? On peut en discuter. Chacun comprendra facilement le progrès énorme et le bien-être qui s'est ensuivi avec l'arrivée de l'eau courante à l'intérieur, avec les douches et les toilettes. Mais nos monts du Forez ont eu 20 ou 30 ans de retard sur les montagnes du Matin aussi bien en ce qui concerne l'hygiène que les mentalités, le travail et l'évolution générale.

## **e/ La santé**

### **Les maladies**

Commençons par les maladies frappant les enfants. D'abord les affections les plus ordinaires : rhumes, coqueluches, croûtes de lait atteignant les jolis enfants, disait-on, tournées de vers ou maux de dents... Plus graves étaient les convulsions et la diphtérie – le croup – dont certains mouraient. Il est vrai que la mortalité infantile restait élevée jusque vers les années 1935-1940. Certains enfants, souffrant du rachitisme, dû parfois à l'alcoolisme, à la mauvaise nourriture ou aux soins inadaptés, n'arrivaient pas à se développer.

Beaucoup d'adultes étaient atteints de bronchite chronique. Mais surtout la grippe causait des ravages. Le souvenir de la sinistre grippe espagnole de 1918 hantait toujours les mémoires. Des familles avaient été décimées, d'autres anéanties presque totalement. La grippe frappait encore durement vers 1930. Je me souviens du triste convoi de deux voisines emmenées le même jour au cimetière. Les maisons étaient peu ou pas chauffées, les organismes les plus faibles ne résistaient pas.

Les crises d'appendicite – "coliques de miserere" disait-on jadis – étaient aussi redoutables. Je me souviens de ce garçon de 12 ans mort à l'hôpital en 1937 d'une appendicite à côté de mon père opéré d'une hernie double, ce qui l'avait profondément marqué. Les hernies n'étaient pas rares pour ces rudes travailleurs qui devaient souvent porter des bandages très inconfortables.

Parfois on entendait parler de cancer : c'était plutôt un chancre, mal soigné ou mal cicatrisé. Certains souffraient d'épilepsie : ils "tombent du bon mal", disait-on.

Mais surtout la tuberculose frappait les plus faibles. Souvent mal nourris et mal logés, ils se sentaient frappés d'une pleurésie sournoise qui les emmenait lentement dans l'adolescence ou la jeunesse. L'alcoolisme souvent venait compliquer et aggraver les cas. Sans parler des séquelles d'accidents mal soignés qui laissaient des gens semi-infirmes à vie.

Il y avait aussi les handicapés. Un handicap restait comme une ombre, voire une tare dans la famille. Il pouvait provoquer des réactions, des remarques malveillantes. Les handicapés mentaux surtout risquaient d'en souffrir. Certains vivaient cachés et reclus dans leur famille. Les voisins craignaient un peu d'entrer chez elle. Ceux qui souffraient seulement d'un léger handicap physique ou mental restaient bien acceptés. Ils étaient connus et adoptés par tout le voisinage. Parfois les enfants les taquinaient, mais ça n'allait jamais bien loin.

## Les médecins

Ils étaient rares et éloignés. Je me souviens du docteur Bertucat célèbre à Saint-Bonnet-le-Château, et du vieux docteur Vial, sympathique barbu de Montbrison. Il y avait aussi un docteur à Sury.

Une maladie se déclarait-elle, un accident se produisait-il, la famille ne se précipitait pas chez le médecin. Elle allait d'abord chercher la voisine compétente. On attendait parfois trop longtemps. Et ce n'était pas simple. Il fallait d'abord aller téléphoner dans le bourg, c'est-à-dire faire 4 ou 5 km à pied dans certains cas. Restait à trouver le médecin et à attendre qu'il soit disponible. Je me souviens du docteur Vial qui ne plaignait pas sa peine et qui arrivait avec l'une des premières voitures apparues dans la région. Souvent le médecin arrivait trop tard... "Il n'y a rien connu", disaient sévèrement certains...

Les pharmaciens se trouvaient également à Montbrison, Sury ou Saint-Bonnet-le-Château. Il fallait aller sur place chercher les remèdes. Il est vrai que certains médecins ne les multipliaient pas. "Vous ne donnez pas de remède Docteur ?" demandait un jour mon oncle au docteur Vial. Réponse sèche : "Vous en voulez ?"

Les dépenses de santé : docteur et pharmacie restaient à la charge de la famille. Je me suis amusé à faire le total des frais de mes parents pour le traitement d'un abcès au cou lorsque j'avais 10 mois, en 1923. Total : 521 F pour trois visites, une opération et les remèdes. La maladie de ma sœur aînée âgée de 7 ans et sa mort en 1921 avait coûté 813 F, sans parler des frais de funérailles. A titre de comparaison, voici quelques prix à cette époque : le sapin se vend bien à 105 F le mètre cube, le veau se livre entre 4 et 5 F le kg au marché, la bonne viande de veau coûte 9 à 10 F à la boucherie. Le café coûte 12,50 F le kg. Le paquet de tabac gris vaut 1,40 F. Un repas simple au marché se paye 4,50 F.

Avec les médecins signalons les rhabilleurs très recherchés lors d'une foulure ou d'une entorse. Le record était détenu par la célèbre sœur de Grandrif qui a fini sa carrière à La Mongie. Les gens se groupaient et frêtaient une voiture pour y aller. On y faisait la queue un long moment. Il y avait aussi quelques guérisseurs ici ou là, mais de peu d'importance me semble-t-il.

Pour une opération chirurgicale sérieuse il fallait aller à Saint-Etienne ou à l'hôpital de Montbrison. On s'y trouvait dans les grandes salles communes, ce qui faisait un peu peur. Il est vrai que dans nos familles rurales l'hôpital était mal considéré. Surtout la maison de retraite, "l'asile" comme on disait couramment.

## Les remèdes

Commençons par ceux dont je garde le plus amer souvenir. Quand l'enfant souffrait d'une "tournée de vers", on lui mettait autour du cou un collier de gousses d'ail. Mais le pire était d'absorber l'horrible "semen contra" ou la tisane de tanaïsie. Un autre tourment de mon enfance : l'huile de foie de morue de la Toussaint à Pâques. En pension, sortant de la chapelle, nous allions absorber la dose avec un bonbon à la menthe. Il n'empêchait pas les relents pendant l'heure d'étude avant le petit déjeuner. A la soupe... bien sûr. Je n'étais vraiment à l'aise qu'à midi.

Parlons surtout des remèdes que les ruraux s'administraient eux-mêmes hors de toute visite du médecin. Les plus importants et les plus nombreux consistaient en ces nombreuses tisanes – plus exactement ces décoctions – grâce aux plantes bien connues. Beaucoup d'anciens étaient compétents et connaissaient les traitements issus de toutes "les herbes de la Saint-Jean".

Ma grand-mère en cultivait beaucoup dans tous les coins du jardin. C'était un drame si mon grand-père arrachait "cette mauvaise herbe". La bourrache était utilisée contre la toux, la menthe et la verveine pour la digestion. Le plant de verveine devait être enfoui en pleine terre à l'ombre au printemps, tenu bien arrosé et rentré à la cave avant les premières gelées. Ma grand-mère y tenait comme à la prunelle de ses yeux. Nous avions dans la cour un gros tilleul argenté dont les fleurs

séchées donnaient une bonne tisane pour les soirées d'hiver. Elles favorisaient le sommeil comme la fleur d'oranger.

Pour la toux et les maux de gorge nous buvions la tisane de thym, de serpolet ou d'aubépine sucrée au miel, pour les vertiges la mélisse, pour les bronchites l'angélique, pour les coups de froid la fleur de sureau. La camomille s'utilisait en cas d'indigestion ou pour laver les yeux. Ceux qui souffraient de problèmes urinaires avaient recours à la reine des prés ou plus simplement aux queues de cerise. Je me souviens encore de l'herbe à verrue, la chélidoine avec son jus jaune, poussant abondamment autour des bâtiments.

Chaque hiver mon père souffrait de crevasses aux doigts. Son remède était fourni par les écorces de sapin. Il crevait une petite poche de poix – *lo pedzo* – et s'enduisait les doigts malades de cette substance résineuse.

Il y avait aussi les cataplasmes de ceci ou de cela, pour ceci ou pour cela. J'ai oublié pas mal... Souffrait-on d'une foulure on avait recours à l'arnica ou au cataplasme de graisse de porc recouvert de feuille de lierre. N'oublions pas les sangsues réputées pour "tirer le mal" et les ventouses sur le dos suite à un refroidissement. Elles étaient jumelées souvent avec le célèbre coton-thermogène. Mais dans ce dernier cas le remède le plus courant et soi-disant le plus efficace restait la bonne rasade de marc – la grêle – dans la tisane bien chaude avant d'aller au lit.

Signalons enfin les remèdes les plus cocasses utilisés ici ou là. Quand mon grand-père se blessait, il urinait sur la plaie ou la faisait lécher au chien. "Langue de chien sert de médecin" disait le proverbe en patois et en français.

Mon père me racontait avoir entendu parler d'un remède inattendu contre l'angine et le mal de gorge : la crotte de chien. On la choisissait sèche et bien blanche, montrant que le chien avait mangé des os. On la réduisait en poudre fine et on la soufflait dans la gorge du patient grâce à un cornet en papier journal. Quel était le résultat ? "Je n'ai jamais essayé ce traitement" concluait mon père...

Il devait y avoir beaucoup d'autres remèdes de ce genre... Je les ai oubliés. L'essentiel n'était-il pas souvent d'avoir fait quelque chose, et d'y croire !...

### Où trouve-t-on ces remèdes ?

#### **Au jardin :**

bourrache, thym, mélisse, menthe, verveine, sur le tilleul de la cour...

#### **Dans la nature :**

dans les prés, les bois, sur les murs, partout aux alentours des maisons : lierre, sureau, arnica, angélique, reine des prés, chélidoine, serpolet, aubépine...

#### **Chez le marchand :**

camomille, tanaïs, ail, fleur d'oranger...





thym



Chélidoine



Sureau



Verveine

## 4 – Vie sociale

### a/ Vie de relation

#### Voisinage

Dans nos montagnes relativement peuplées à cette époque, la vie de relation restait très importante. Les bourgs étaient garnis, certains hameaux également. Aussi les rapports connaissaient-ils parfois des turbulences. Il n'était pas rare de rencontrer des voisins qui ne se fréquentaient pas. Ils étaient brouillés, souvent depuis des générations, les causes de la discorde n'étant pas toujours très claires. Heureusement un mariage amenait parfois un élément nouveau dans le voisinage et les vieilles rancunes s'estompaient.

Mais en général les voisins s'entendaient très bien. Se rencontraient-ils ou s'apercevaient-ils d'une cour à l'autre, ils se parlaient. Rarement pour se dire bonjour ou bonsoir. C'était un simple constat sur le temps : *Fai pa tso... vé plöre...* "il fait pas chaud...", "il va pleuvoir..." Parfois on avait remarqué l'activité du voisin : *seté levo... seté portye...* "vous êtes levé...", "vous êtes parti..." C'étaient de plates banalités, mais elles avaient leur valeur : un tel avait été vu et reconnu, le voisin tenait compte de sa présence et le lui manifestait. Ainsi se vivait la fraternité. Selon les gens on ajoutait parfois une plaisanterie gentille ou malicieuse. Telle était la façon de vivre entre "gens de bon rencontre", comme on disait. C'est-à-dire des gens de commerce agréable.

L'entraide était diversement vécue. Il y avait bien ici ou là des gens qu'il ne fallait pas déranger car ils étaient toujours occupés. Mais en général les voisins savaient s'entraider : venir tirer le veau, éteindre un feu de cheminée, chercher une bête égarée, aller faire renfort – *opriôla* – lorsque l'attelage du voisin était en difficulté... Les gens de tous âges se sentaient solidaires, certains restaient toujours prêts à vous aider. "Ils en auraient laissé leur soupe sur la table", disait ma grand-mère.

Les familles se visitaient de façons inégales. Certaines demeuraient assez fermées et recevaient peu, d'autres au contraire gardaient toujours la porte ouverte et ne craignaient pas d'être dérangées. Des familles se regroupaient parfois les veillées d'hiver pour bavarder en mangeant des châtaignes et en buvant la tisane et la "gnôle". Les femmes tricotaient ou faisaient la dentelle au carreau, les hommes jouaient à la manille... Les femmes qui aimaient lire se prêtaient des livres, des revues : *Les veillées des chaumières*, *Le petit écho de la mode*. Les familles abonnées au journal découpaient le roman, le reliaient avec un fil de laine et le faisaient circuler.

#### Foires et marchés

Cette vie de relation se manifestait aussi lors des marchés locaux et des foires. Chaque mardi avait lieu le marché de Saint-Jean. On y venait de loin, surtout le premier mardi du mois et la grande foire du premier mardi d'avril. Tous les divers patois du canton s'y exprimaient, souvent de façon bruyante. Sur le marché l'assistance était surtout féminine : chaque paysanne déballant et vantant sa *pidance* aux acheteurs du bourg ou aux divers coquetiers de la région. Avant d'acheter les fromages certains en piquaient un de leur couteau pointu, en extrayaient une bouchée pour goûter et rebouchaient le trou du doigt. La vendeuse n'appréciait guère... Pendant ce temps les hommes buvaient un verre dans l'un des nombreux cafés du bourg. De son côté le facteur repérait les destinataires de son courrier pour le remettre aux intéressés avec, le cas échéant, celui des voisins.

Les foires et les marchés des grands centres connaissaient une forte fréquentation. Nous allions à Saint-Bonnet-le-Château au marché du vendredi et à la grande foire du jeudi saint. Nous y menions les veaux. Quand la cloche annonçait l'ouverture de la vente, arrivaient les maquignons avec leur longue blouse bleue, le grand bâton à la main. S'ils étaient nombreux et pressés la vente serait bonne : *Ekin file bian* : "ça file bien". Sinon... Le marché de Sury était bon pour les porcelets.

Mais nous allions surtout à Montbrison – *vé lo villo* – le samedi et aux foires : le samedi avant Noël – *le gran sandu* – et à la Saint-Luc", à la foire de la plume le 18 octobre.

Restait aussi Saint-Anthème avec son marché du mercredi et ses deux grandes foires : la Saint-François le 4 octobre, et surtout la foire de la Croix : 14 septembre. Nous y allions à pied à travers les bois au risque de nous égarer un peu, c'est-à-dire "pour avoir monté sur l'herbe de la détourbe", selon ma grand-mère. La veille de la foire de la Croix, le 13 septembre, se déroulait la vente des bestiaux. Les jours précédents nous avons vu passer chez nous les troupeaux de vaches et génisses, "touchées" à pied jusqu'à Saint-Anthème. Dur et long trajet pour ces bêtes. L'ambiance de Saint-Anthème restait particulière. Les Auvergnats et les *Fourinas* – ceux du Forez – s'exprimaient chacun dans son dialecte avec force cris et gesticulations. Ajoutés aux boniments des intarissables vendeurs de la rue, aux palabres bruyantes entre paysans et maquignons, ils offraient un spectacle pittoresque et unique en son genre.

### Moyens de locomotion

Terminons avec un mot sur les moyens de locomotion. Le premier, le plus important : la marche à pied. Tout jeune l'enfant était entraîné à la marche, en sabots le plus souvent, en galoches hautes ou basses et parfois en souliers. Nous étions tous de bons marcheurs.

Les familles riches d'un cheval l'attelaient au char à banc ou au break à 4 roues, plus spacieux. Les femmes et les filles le conduisaient souvent d'une main aussi sûre que les hommes. Les accidents étaient rares : bris de roue ou de brancard, cheval emballé, accrochage...

A côté des nombreuses voitures hippomobiles, circulaient lentement les chars à bœufs ou à vaches. Ainsi lorsque les *bigans*<sup>24</sup> remontaient à vide de Saint-Rambert ou Saint-Marcellin, le cocher s'asseyait tranquillement sur l'avant-train et menait son attelage bien dressé avec son aiguillon. Lorsque les voitures sont devenues plus nombreuses, ces véhicules lents ont peu à peu disparu, laissant la place aux camions.

Je me souviens de mon premier voyage en auto avec le géomètre de Saint-Jean qui avait acheté la première voiture du pays. Je devais avoir 5 ans. Tout enfants, nous courions au passage des voitures, comme un peu plus tard au bruit des premiers avions. Peu à peu sont arrivés les autocars pour le transport des voyageurs à la gare ou aux lieux de foire. Ils tiraient une remorque pour le transport des animaux à vendre. Certains jours les cars étaient bondés avec des passagers sur le marche-pied voire sur le moteur. Le car fumait, soufflait mais arrivait quand même à destination.

Vers les années 20 la bicyclette s'est répandue dans la région : machine lourde à une puis deux ou trois vitesses, avec des pneus qui crevaient sans cesse sur les silex des routes. Mon père m'avait acheté en 1936 un vélo rétropédalage "Manufrance". Il comptait deux vitesses : pédalage avant pour la grande vitesse, pédalage arrière pour la petite. Et cela sans toucher à rien, grâce à un troisième petit pignon à l'arrière. Mais l'affaire s'est terminée en fiasco. Je n'ai d'ailleurs rencontré que deux de ces modèles. Je me souviens d'avoir eu un certain succès lorsque des gens me voyaient monter une côte en pédalant en arrière.

Les bruyants vélomoteurs, les "pétrolettes", faisaient peu à peu leur apparition. Mais ils étaient trop faibles pour nos côtes et nos mauvaises routes. Il a fallu attendre les années 50 pour qu'ils se généralisent.

Depuis cette époque nous connaissons l'âge de la vitesse. Les gens ne savent plus marcher... Si... ils font du jogging... un sport dont nous n'avons pas besoin.

---

<sup>24</sup> Le *bigan* : en patois le transporteur de bois avec ses bœufs.

## Guéguerre de clochers

En évoquant la vie religieuse chez nous au siècle dernier, on ne peut oublier la querelle de clochers entre l'abbé Faure, curé archiprêtre de Soleymieu et l'abbé Grimaud, curé de Saint-Jean. Commencée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, elle ne s'éteindra qu'au milieu du XX<sup>e</sup>. Il y eut deux curés Faure à Soleymieu : l'oncle qui mourut vers 1918 et son neveu qui lui succéda jusque vers 1950 après une courte interruption avec le curé Gerey.

Les origines du conflit ne sont pas très claires. En 1790 avaient été créés les départements et les cantons. Le concordat de 1801 avait rétabli les paroisses. Par la suite des modifications s'étaient opérées : démembrements, réajustement de communes et de paroisses. On devine les rancœurs de certains mécontents.

Les premières escarmouches commencent le 28 octobre 1899 par un article du *Mémorial de la Loire* écrit par le curé Faure, *Histoire de Soleymieu et de son église*. Thème développé, semble-t-il, Soleymieu est plus ancienne, c'est la paroisse-mère, avec l'archiprêtré et le canton.

Nous ne possédons pas cet article et pas davantage la réponse de Monsieur Robert, ancien notaire, ancien maire de Saint-Jean. Sans doute très vigoureuse elle s'en prenait à la thèse adverse, avec preuves à l'appui.

C'est alors que les choses s'enveniment avec la parution de deux opuscules. Le premier signé de l'abbé Faure curé archiprêtre de Soleymieu, intitulé : *Sainte-Anne de Soleymieu et Saint-Jean de Soleymieu*, 67 pages, écrit en février 1900. Le deuxième, signé M. X... *Etude de Saint-Jean-Soleymieu, en réponse au pamphlet Sainte-Anne de Soleymieu*, 119 pages, écrit en fait par le curé Grimaud en mai 1900. Les deux sont écrits sur le même ton. Ils se trouvent à la Diana.

Dans *Sainte-Anne...* le curé Faure fustige la réponse de M. Robert à son premier article : *Ce qui a fouetté le sang de M. Robert, l'a fait sauter en selle sur son grand cheval de bataille et prendre en croupe son compagnon de guerre – le curé Grimaud !!! – pour marcher contre moi, c'est sans doute la crainte de voir Saint-Jean perdre le canton civil* (page 10). Il veut démontrer sa thèse déjà énoncée dans le titre : *Sainte-Anne de Soleymieu et Saint-Jean de Soleymieu*. Pour lui Soleymieu est l'église-mère, Saint-Jean n'est que "de" Soleymieu et lui a ravi le canton.

La réplique arrive *comme une réponse au pamphlet* trois mois plus tard en mai 1900 du curé Grimaud sur le même style, mais signé X... *Un écrivain mal avisé a commis récemment contre l'honneur de notre pays un véritable attentat. Accumulant dans son écrit plus d'erreurs qu'il ne contient de pages, il a prétendu démontrer que le village de Saint-Jean-Soleymieu n'est le siège du canton et de la paroisse de ce nom que depuis 1821, et que, s'il est aujourd'hui le chef-lieu du canton, il ne le doit qu'à l'indélicatesse des administrateurs de cette commune qui en 1835, de connivence avec les hauts fonctionnaires du département, l'ont enlevé subrepticement à Soleymieu pour en doter Saint-Jean* (introduction page III).

J'ai feuilleté les 2 livrets. Mais je n'ai eu ni le temps, ni le goût de les étudier. Dans ce fatras d'arguments, dans cette polémique rageuse pleine d'ironie mordante, on se perd un peu... Je n'ai d'ailleurs pas la compétence pour évaluer la solidité des thèses opposées. De toute façon, il me semble que l'histoire ne doit pas s'écrire sur ce ton-là.

Cependant les deux auteurs manient très bien la langue française. Le curé Faure y excelle avec ses nombreuses citations : *Oui, oui, vous me contez une plaisante histoire* (Molière, *Tartuffe*), page 40. *Je ne puis rien nommer si ce n'est par son nom, j'appelle chat un chat et Rollet un fripon* (Boileau, *Satire I*), page 56. Il a recours aux auteurs latins, Virgile et Cicéron : *O tempora, ô mores ! Quels temps, quelles mœurs !* page 52. Et il termine avec grandiloquence : *Soyons amis Cinna, c'est moi qui t'en convie* (Corneille, *Le Cid*), page 67.



Le curé Grimaud semble moins féru de littérature, mais ses flèches sont pointues : *Notre audace à refuser l'expression mère-église appliquée à Soleymieu va provoquer de la part de l'auteur une nouvelle sécrétion intellectuelle. Ce sera une occasion pour lui de nous faire admirer l'à-propos de ses citations, le coloris de son style jeunet, ses respectueux procédés envers les personnes considérées comme faussaires ou n'étant pas saines d'esprit* (page 23). Et il conclut son livret par cette sentence : *Vale et Tace, Adieu et tais-toi* (page 116). Je me permets de conclure sur le même ton : *Oh qu'en termes galants ces choses-là sont dites !...*

Que de temps perdu, que de salive et d'encre gaspillées, à un moment où l'Eglise de France va affronter la crise que l'on sait... Quel a été le point final de cette algarade ? L'"Etude" du curé Grimaud contient une page supplémentaire : "Fin d'une polémique", citant l'article du *Mémorial* du 14 août 1900. Un arbitrage avait été réclamé par Saint-Jean auprès d'un comité de notables de la Diana avec dépôt chez le notaire d'un engagement de 500 F. L'article déclare : "La conclusion qui se dégage est celle-ci : Soleymieu n'est paroisse que depuis 1821 et n'a jamais été chef-lieu de canton". Et il précise que le curé de Soleymieu n'a pas répondu à la demande d'arbitrage. Sans doute avait-il été le plus sensé en arrêtant le combat.

Dans cette histoire nous trouvons quelques renseignements intéressants. Les deux curés Faure se faisaient les ardents défenseurs de l'orthographe de Soleymieu sans "x". Je suis de leur avis. Les terminaisons latines en "acus" n'ont jamais été traduites avec un "x" : Lavieu, Champdieu... Le mot viendrait sans doute du nom d'un notable gallo-romain appelé *Solemnis*, *Solemniacum* désignant son lieu de résidence.

Nous apprenons aussi que la commune de Montagne-en-Lavieu a été démembrée vers 1825 et partagée entre Saint-Jean, Soleymieu et Margerie. Elle devait grouper, semble-t-il, les hameaux de Montagneux, Vaux, Reymondan, Bissieux, le Rousset, la Goutte... La paroisse de Margerie a été créée en 1868. Et en 1819-1821 le canton de Saint-Jean a failli disparaître. Cela se reproduira vers 1923 et la question reste encore pendante.

Cette histoire de clochers a connu quelques lointaines prolongations. Mon enfance et ma jeunesse ont baigné dans cette ambiance. Ne dramatisons pas : Saint-Jean et Soleymieu n'ont jamais été frères ennemis. Mais on a toujours senti une certaine rivalité entre les deux populations et les deux clochers distants de 800 mètres... Cela se traduisait par des plaisanteries jamais très méchantes. Ma mère née en 1885 défendait Saint-Jean "comme de juste raison", selon son expression... Sur ses vieux jours des confrères la taquinaient sur ce sujet. Elle comprenait qu'il ne s'agissait que d'une plaisanterie, mais ça partait toujours au quart de tour !!! N'est-ce pas navrant de constater que ce sont des prêtres qui ont peut-être introduit, du moins alimenté, cette inutile querelle.

## **b/ Vie religieuse**

### **La "religion"**

La religion : un mot très employé à cette époque et pouvant couvrir plusieurs sens. Il désigne : la foi en Dieu et au Christ, l'obéissance aux rites, l'influence de l'Eglise... Des gens "ont de la religion", d'autres n'en ont pas", disait-on.

Pour les premiers la religion constituait une valeur importante. Pour les autres une force dont on tenait compte. Dans notre région de vieille chrétienté la religion et la propriété étaient deux valeurs reconnues et souvent jumelées. L'une allait souvent au secours de l'autre. Ainsi beaucoup voyaient-ils l'Eglise comme un rempart défendant l'ordre, la morale et la propriété.

Le pays avait été marqué profondément depuis des siècles par la foi. Pensons à toutes ces églises romanes, gothiques ou construites au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Pensons aux chapelles, aux madones, aux calvaires, aux statues édifiés ici et là. Pensons à toutes les belles croix aux carrefours de nos chemins. Elles ont été bien répertoriées et présentées par Louis Bernard<sup>25</sup>. Pensons aussi à tous les signes religieux de protection insérés sur les façades de nos maisons : croix ou plus souvent statuette de la Vierge ou d'un saint.

Il suffisait de voir et d'entendre pour comprendre l'impact de la religion sur notre région. Trois fois par jour les cloches de chaque village sonnaient l'Angelus, indiquant ainsi l'heure aux gens. Quand vous circuliez sur les routes ou les chemins le dimanche matin, vous croisiez un tas de gens : ceux qui "venaient de la première", ceux qui allaient "à la grand", c'est-à-dire les fidèles de la messe. Oui, voilà un constat incontournable : la religion avait du poids à cette époque.

### **Manifestations de la vie religieuse**

Allons plus loin dans notre constat et nos souvenirs. D'abord la religion encadre toute la vie. Qu'il s'agisse de la durée, depuis la naissance jusqu'à la mort. Les divers rites, les sacrements rythment les grandes étapes : naissance, première communion, mariage, funérailles. Difficile d'y échapper, même si on n'a pas ou peu de religion. L'Eglise imprime une forte influence sur les gens : elle en use, parfois en abuse disent certains.

Cette influence se fait sentir aussi dans le déroulement de la vie quotidienne. Il y a les temps liturgiques à respecter. On ne se marie ni en Avent ni en Carême, sauf exceptions rares et avec dispense. On compte les jours de jeûne et les jours maigres, pas toujours observés d'ailleurs... Les dimanches et jours de fête sont à respecter et à célébrer : les commandements de Dieu et de l'Eglise sont appris par cœur au catéchisme et souvent rappelés en chaire.

L'ensemble de ces rites constitue "la pratique religieuse". Elle est importante dans les années 1920-1930, quoique variable selon les paroisses, et souvent liée à la vie politique, comme nous le verrons plus loin. Les pratiquants restent souvent les plus nombreux face aux autres : "ceux qui craignent la fumée des cierges", comme disent malicieusement les premiers.

Outre le dimanche, la pratique religieuse se manifeste aux fêtes d'obligation de l'année liturgique. La plus importante reste Pâques préparée par le Carême et ses divers exercices de piété. Les fidèles sont tenus de "faire leurs Pâques" dans leur paroisse : confession et communion. "Faire ses Pâques" est le signe visible d'appartenance à l'Eglise. Certains s'abstiennent : ils sont non pas montrés, mais connus de tous. Le soir de Pâques se déroulent les vêpres comme aux autres grandes fêtes.

Le 15 août, l'Assomption est aussi fêtée solennellement avec processions aux madones l'après-midi. La Toussaint reste une célébration importante. Dans l'esprit des chrétiens elle ne fait qu'un avec le jour des morts le 2 novembre. Elle se termine aussi par des vêpres et une procession au cimetière.

La fête de Noël est préparée par le temps de l'Avent. Une première célébration de la Nativité a lieu à minuit. Les fidèles, adultes et enfants s'y rendent nombreux au prix souvent d'une longue marche dans la neige. Les prêtres célébraient trois messes : la dernière le 25 à 10 h 30, avec vêpres le soir. Je me souviens de ces messes de minuit et du retour en bande à la maison. Pas question de réveillonner : un cacao bien chaud, un bout de saucisson cuit, une orange et au lit avec une brique. Toutes ces célébrations du dimanche et des fêtes étaient pénibles pour les paysans. Il fallait répartir le travail : les uns à la maison, les autres à l'église. Mais cela ne posait pas de questions aux familles pratiquantes.

Parfois les paroisses organisaient des missions. Deux prédicateurs séjournaient pendant 15 jours dans un village. Chaque matin ils célébraient la messe suivie de rencontres pour les

---

<sup>25</sup> Louis Bernard, *Les croix du Forez*.

membres des divers mouvements pieux : Enfants de Marie, Mères chrétiennes, Union Jeanne-d'Arc etc. Les "pères" assuraient la prédication du soir : ils prêchaient fort, longtemps, avec beaucoup de latin... Certains étaient sévères dans les homélies ou les confessions. Les curés parfois, après leur départ, devaient remettre les choses au point. Les missions étaient généralement bien suivies.

D'autres festivités religieuses rassemblaient les fidèles. Surtout la fête patronale, la "vogue", disions-nous couramment. A Saint-Jean elle tombait le dimanche le plus proche du 24 juin. La célébration était civile et religieuse. La veille, "on faisait péter les boîtes" pour l'annoncer. C'était l'explosion bruyante d'une charge de poudre. Pas toujours sans danger d'ailleurs. La place publique était remplie de manèges, stands, attractions diverses. La plus grande vogue restait celle de Margerie. Souvent la fête se terminait par un bal et un feu d'artifice. C'était le jour où les boulangers cuisaient la brioche : *le raboué*, c'est-à-dire : "le roi boit".

Les Fêtes-Dieu étaient aussi célébrées partout les 2 dimanches après la Trinité. Le saint sacrement était porté en procession par le célébrant sous le dais tenu par 4 paroissiens choisis. On avait dressé des reposoirs dans le village et à proximité. Pendant le trajet, outre les chants, des enfants de chœur jetaient des fleurs ou exécutaient diverses figures avec leur encensoir en l'honneur de l'eucharistie. La célébration s'achevait à l'église par la grand-messe.



**Le Mystère de Lourdes**

(joué à Saint-Jean-Soleymieux, 1929)

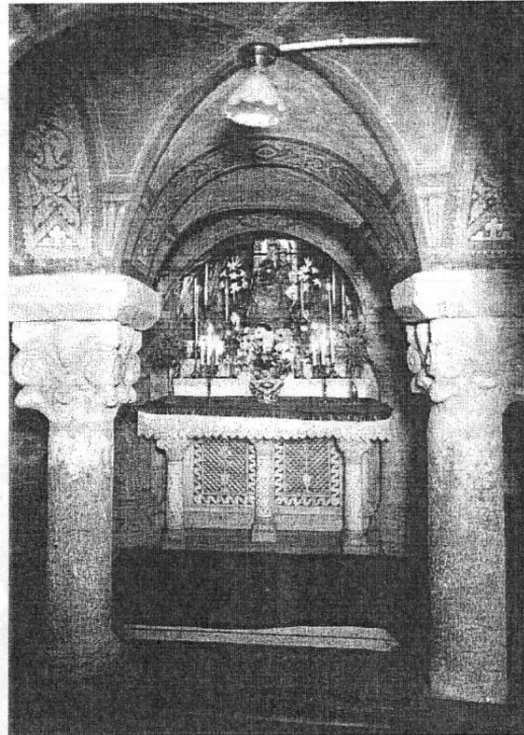
"Et Monsieur le Curé de quelque nouveau saint charge toujours son prône", disait le savetier de la Fontaine. C'était le cas à Saint-Jean où un curé zélé avait rétabli entre autres la vieille fête de Notre-Dame-sous-terre, le 1<sup>er</sup> dimanche de septembre. Aux messes et à vêpres venait parler un prédicateur choisi. Une cantate avait été composée pour la circonstance. Et à la procession on sortait la Vierge en bois de l'antique et merveilleuse crypte du XI<sup>e</sup> siècle. Des fidèles venaient des autres paroisses.

En cours d'année on célébrait le mois de Marie en mai, à l'église et dans les hameaux reculés. Le mois de saint Joseph en avril et le mois du rosaire en octobre étaient moins suivis. Chaque année revenait dans toutes les paroisses le jour de l'adoration perpétuelle : chaque paroisse du diocèse avait son jour spécial pour prendre la garde devant le saint sacrement exposé entre la messe du matin et la célébration du soir.



Les exercices des quarante heures au début du Carême avec le chapelet et le chemin de croix, la messe du premier vendredi du mois, tout cela était très suivi. Qu'il neige qu'il pleuve ou qu'il vente, rien n'aurait empêché ma grand-mère d'y prendre part. Et elle n'était pas la seule.

Signalons aussi les pèlerinages. Ils s'étaient multipliés après 1870. C'est à cette date que fut lancé le journal *Le Pèlerin*, lu dans beaucoup de familles. Certains prêtres encourageaient la ferveur des pèlerinages : les anciens "roméages" de jadis. Le mot était resté en patois : *ola in remeyadzu*, aller en pèlerinage. On allait surtout à Lourdes, Ars, le Puy, La Louvesc, Valfleury... Il existait aussi des lieux de pèlerinage pour les bêtes : à Saint-Chamond surtout. Mais les curés ne favorisaient pas trop ce culte aux "saints agraires". Cependant beaucoup d'églises possédaient les statues de saint Roch, sainte Barbe, saint Isidore et autres...



**Notre-Dame-sous-terre**



**Pèlerinage à Ars (1937)**





**Procession de fête-Dieu à Saint-Jean**

#### **Les commandements de Dieu**

Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.  
Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement.  
Les dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement.  
Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement.  
Homicide point ne seras de fait ni volontairement.  
Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement.  
Le bien d'autrui tu ne pendras ni retiendras à ton escient.  
Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement.  
L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement.  
Biens d'autrui ne convoiteras pour les avoir injustement.

#### **Les commandements de l'Eglise**

Les fêtes tu sanctifieras qui te sont de commandement.  
Les dimanches messe ouïras et les fêtes pareillement.  
Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an.  
Ton Créateur tu recevras, au moins à Pâques humblement.  
Quatre-temps, Vigiles jeûneras et le Carême entièrement.  
Vendredi chair ne mangeras ni jours défendus mêmement.

#### **La vie de foi**

Pouvons-nous aller encore plus loin ? Décrire la vie de foi de ces chrétiens d'hier ? Déceler leurs motivations profondes est une tâche risquée. Je crois pouvoir affirmer que des hommes, des femmes de tous âges possédaient de très solides convictions de foi. Beaucoup se souvenaient

des luttes de leurs ancêtres à la Révolution. La famille de ma grand-mère paternelle s'honorait d'avoir caché des prêtres réfractaires au Royet, au bord des grands bois de Gumières. Les lois de Séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905 restaient aussi dans toutes les mémoires. Oui la foi était sincère, bien ancrée, avec des repères solides pour le cours de la vie. Mais elle restait teintée d'un réflexe de défense. Dans ma famille, comme dans beaucoup d'autres, chaque soir nous faisons ensemble la prière. Et la foi s'entretenait et s'exprimait surtout par la pratique religieuse dont nous venons de parler.

Avec le recul du temps nous pouvons faire quelques remarques. C'était surtout la morale qui était prêchée par les prêtres : le permis, le défendu. La Bible, longtemps interdite, n'était pratiquement pas lue. Seuls les anciens élèves des écoles libres la connaissaient un peu grâce à "l'histoire sainte", vue à la façon de nos bandes dessinées.



Samson met un jeune lion en pièces.

### Histoire Sainte par une réunion de professeurs

(cours moyen illustré), A. Mame & Fils, Tours ; Poussielgue, Paris, 1911.

Le catéchisme était assuré par les prêtres et les sœurs, parfois aussi par des chrétiennes des villages isolés. Le prêtre expliquait, l'enfant apprenait par cœur et devait réciter, souvent sans comprendre le sens des mots.

L'Evangile était peu commenté par les prêtres. Il est vrai que l'exégèse leur était à l'époque totalement inconnue. Et les lectures de la messe et des textes se faisaient en latin. Heureux les fidèles qui possédaient un missel avec des traductions : les "Heures de Lyon" spécialement. C'était le livre que parrains et marraines offraient à la première communion de leurs filleuls.

Les fidèles étaient formés dans "la religion du mérite" : éviter de mériter l'enfer, au contraire mériter le ciel. Et pour ça il faut acquérir des mérites. Je me souviens de mon petit carnet où je traçais une croix lorsque j'avais accompli un acte méritoire. Il nous était prêché une religion de crainte beaucoup plus que d'amour gratuit.

Sans doute était-ce les restes du jansénisme qui s'était répandu dans notre région. Il y avait eu des centres connus : la Tourette, Soleymieux, Saint-Médard. Certains curés jansénistes du 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècle étaient des ascètes, de grands saints... dans leur genre rigide. La famille maternelle de mon père était teintée de jansénisme. "C'est défendu, c'est mal fait" disait-on, souvent pour des choses futiles. Surtout ce qui touchait la sexualité restait dangereux. On n'en plaisantait pas. Du côté de ma mère les consciences se sentaient plus libres.

D'autres ambiguïtés venaient de quelques dérives de la foi, frôlant la superstition. Le buis des Rameaux, l'eau bénite, les cierges et les médailles avaient du succès. Quand il tonnait fort on brûlait le buis béni avec cette invocation : *Sainte Barbe et sainte Fleur, la couronne du Seigneur,*

quand le tonnerre tombera sainte Barbe nous protégera. Ajoutons-y le culte souvent excessif des reliques ou celui du pain béni – pour faire marcher les enfants en retard ! – etc. Mais dans l'ensemble, à mon souvenir, notre région était moins marquée que d'autres par ces coutumes ambiguës.

Notons la place et l'importance des cantiques de cette époque. Beaucoup reflétaient une conception individualiste de la foi :

*Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver  
De l'éternelle flamme je veux la préserver.*

Parfois s'exprimaient des élans romantiques :

*Mon cœur défaille en contemplant l'hostie.*

D'autres, au contraire prenaient une allure plus martiale :

*Parle, commande, règne, de l'univers sois roi !*

Nous pouvons parfois sourire de certains cantiques. Mais ils portaient et exprimaient la foi profonde des chrétiens du temps. Que diront les générations futures de nos chants religieux actuels ?



**Image pieuse (1930)**

Enfin n'oublions pas un événement important : l'arrivée des mouvements d'action catholique, surtout avec l'impact de la Jeunesse Agricole Catholique, la J.A.C., à partir de 1935. De jeunes curés y avaient travaillé parfois en contradiction avec d'autres. Et je me souviens d'avoir été fortement impressionné lors de mes 13 ou 14 ans, en entendant mes aînés, garçons et filles, proclamer hautement leur foi et leur idéal de jacistes, avec le souci des jeunes de leur milieu.

Leurs chants peuvent aujourd'hui nous faire sourire avec leurs accents conquérants, soulignés par les rudes gosiers des gars et filles de 1935.

Ces jeunes étaient capables de prendre la parole à une séance ou à une fête de la terre pour y afficher leurs convictions de croyants. Plusieurs jeunes de la région ont participé à Paris au rassemblement J.A.C. en 1938. La J.A.C. a formé une génération d'hommes et de femmes capables de prendre plus tard des responsabilités importantes et variées à tous les niveaux de la société. La J.A.C. avait ouvert une immense espérance. La guerre, hélas, allait briser cet élan, ou tout au moins le ralentir.

### *Chant de la J.A.C.*

Le profil des coteaux se dore,  
Un coq jette son premier chant.  
Le soleil ne luit pas encore.  
Mais nous jacistes, en avant !  
Notre idéal, notre jeunesse  
Rendent joyeux tous nos labeurs,  
Confiants dans notre promesse  
Nos champs attendent leurs semeurs.

#### *Refrain*

Jacistes debout,  
L'appel du grand Semeur s'élève,  
La jeunesse bout  
Dans nos veines comme une sève.  
L'aube tremble sur les monts.  
Hardi les gars, semons, semons...  
Et plantons  
La croix de lumière sur notre terre.

### **Les prêtres et le personnel religieux**

Jusqu'à la guerre de 1914 le personnel religieux au service de l'Eglise était très nombreux. Toutes les paroisses étaient pourvues d'un curé et même avec un vicaire à Saint-Jean et un autre à Soleymieux. Des communautés de religieuses vivaient à Soleymieux, Saint-Jean, Chazelles et Gumières. Les frères maristes dirigeaient l'école de garçons à Saint-Jean, et les frères des écoles chrétiennes – les frères quatre bras<sup>26</sup> – celle de Soleymieux.

Mais en 1925 les choses avaient changé. Les vicaires et les frères avaient disparu. Seules restaient les religieuses de Soleymieux et celles de Saint-Jean. Toutes les paroisses avaient conservé leur curé, sauf Montarcher et Lavieu.



(Larousse, 1906)

Frère des écoles chrétiennes  
("frère à quatre-bras")

<sup>26</sup> Ainsi appelé à cause de leur manteau posé sur les épaules, manches pendantes.



L'influence des curés était forte dans leur paroisse. Ils faisaient partie des notables avec l'instituteur : les seuls à avoir fait des études. Entre les deux les relations variaient selon les cas. Dans certains villages ils s'entendaient et coopéraient. Ailleurs ils se respectaient en s'ignorant et en restant chacun sur son terrain. Rares étaient les affrontements.

C'est par les curés que passait l'influence de l'Eglise sur la population. Sous leur conduite se déroulaient la pratique religieuse et une partie de la vie du village. On les consultait, on les écoutait, on tenait compte de leurs consignes – pas toujours ! L'air du temps n'était pas de permettre aux chrétiens des initiatives non contrôlées. Ce qui les amenait à vivre dans une docilité, voire une irresponsabilité trouvées aujourd'hui dommageables. Aussi les gens attendaient-ils la permission officielle du curé pour travailler le foin les dimanches d'été pluvieux. Même dans les détails l'avis du curé avait du poids : *Le curo z'o dye*, "Le curé l'a dit"... Plus rien à ajouter. On rencontrait bien des récalcitrants : nous les verrons plus loin.

La plupart de ces prêtres étaient originaires de familles rurales, donc bien au courant de la situation difficile de leurs ouailles. Comme elles, ils vivaient chichement. Ils étaient respectés, parfois craints, mais la plupart du temps estimés de leurs fidèles. Ils vivaient sur le terrain : l'évêque restait un personnage lointain et inconnu. On le voyait, on en parlait lors des confirmations. Au contraire le prêtre était souvent rencontré sur les chemins ou dans le village, la canne à la main ou lisant son bréviaire. Les curés connaissaient toutes les familles dont ils partageaient joies et peines. Certains pouvaient dire à qui appartenaient tel cheval, tel attelage, et quel était le nom du chien de telle maison.

Ces prêtres avaient leur caractère, leurs qualités et leurs défauts. On connaissait le curé sévère, le curé qui aimait discuter, le curé qui parlait bien en chaire, et celui qui n'était pas un orateur : *No tono dyin in buré*, un taon dans un beurrier ! disait-on malicieusement. Mais généralement les fidèles appréciaient leur ministère, estimant surtout "le curé qui était bon pour les malades". Le curé connaissait bien ses paroissiens et réciproquement. Passant sur certains petits côtés, les fidèles aimaient leurs prêtres. Ils le leur manifestaient souvent, surtout en les aidant à vivre. Aussi étaient-ils peinés de les voir partir ailleurs, suite à un changement.

### **c/ La vie politique**

#### **Le poids du passé**

Pour comprendre la vie politique des années 1920-1940 chez nous il ne faut pas oublier le poids du passé et des guerres.

Je me souviens de l'importance de la guerre de 1870 chez mes grands-mères. L'une d'elles me chantait les refrains de l'époque, d'abord un chant en l'honneur de Garibaldi, patriote italien ayant combattu pour l'unité de son pays. Il était venu à l'aide de la France en 1870. Un refrain patois évoquait ce souvenir :

*Goridoldi o fai n'ormeille de quatre vin poyesan,  
pin pan garo garo garo, pin pan garo dovan.*

*Garibaldi a fait une armée de quatre-vingts paysans...* refrain. Plus triste était l'élégie accompagnant avec des trémolos le désastre de Sedan en septembre 1870 :

*Bazaine, on le croyait vaillant,  
il a vendu tous nos canons,  
nos armes et munitions,  
et il s'est livré aux Prussiens  
pour nous faire mourir de faim.*

Mon grand-père paternel avait fait partie de l'armée de l'est. Elle avait été refoulée en Suisse et désarmée. Mais un de ses compatriotes avait été tué sur un "mètre" de pierres<sup>27</sup>. Une grand-tante était à l'école chez les sœurs de Gumières. Aux récréations les filles regardaient les jeunes recrues manœuvrant sur la place, aux ordres d'un "ancien". Les commandements étaient donnés en patois. Le "à droite, droite" ou "à gauche, gauche !" se disaient *è be ôro vira vou de vé lo founourère de tché Dzouan Bar*. Et maintenant tournez-vous vers le tas de fumier de chez Jean Bard !!! Les Prussiens n'avaient qu'à bien se tenir !...

Je n'ai jamais entendu parler de l'affaire Dreyfus. Je ne pense pas que ma famille en ait été marquée. En revanche les lois de séparation des Eglises et de l'Etat en décembre 1905 avaient laissé de vifs souvenirs chez mes parents. Je cite ci-après la lettre de mon père à sa famille le 20 août 1904. Il racontait sa participation à l'expulsion des Ursulines d'Ambert. Il achevait ses 3 années de régiment au 105<sup>e</sup> d'infanterie de Riom. Il y décrit sobrement l'affaire. Et il nous racontait par la suite les détails qu'il avait appris sur la première intervention qui avait fait chou blanc face à la résistance de la population. Un des envoyés du gouvernement avait senti des bras vigoureux lui saisir les pans de sa redingote et la fendre jusqu'au col. Vingt-cinq ans plus tard mon père riait encore de la mésaventure de cet homme, peut-être pas plus volontaire que lui pour cette triste opération.

### Lettre de Jean-Pierre Chassagneux

Caporal au 105<sup>e</sup> régiment d'Infanterie, 1<sup>er</sup> bataillon à Riom

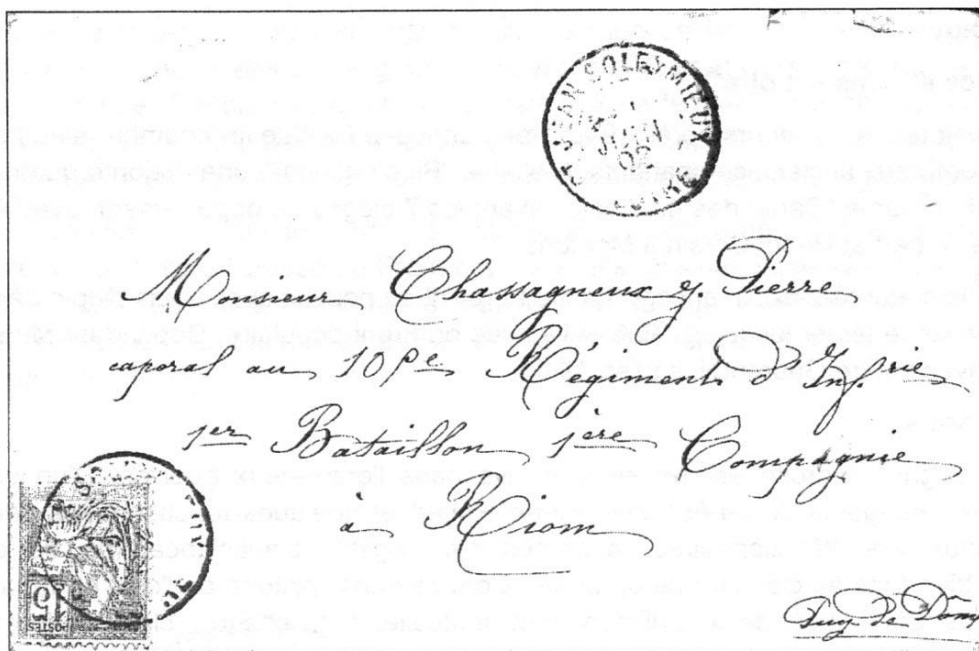
Riom mercredi 24 août 1904

Chers parents,

... Vendredi dernier le 1<sup>er</sup> bataillon du 105, nous sommes allés à Ambert en chemin de fer pour prêter main-forte à l'autorité civile. C'est les religieuses ursulines qui refusaient d'ouvrir leurs portes au liquidateur. Il a fallu les prendre par la force. La première fois que le liquidateur et sa suite s'étaient présentés, ils n'avaient pas pu se faire ouvrir. Environ 1 500 personnes accourues au son de la cloche avaient pris parti pour les sœurs. Le sous-préfet fut sifflé, le lieutenant de gendarmerie frappé et le substitut du procureur de la République eut ses habits déchirés.

C'est à la suite de ces faits qu'un bataillon du 105, 90 gendarmes à cheval et plus de 50 à pied furent mandés à Ambert. Nous y sommes arrivés le vendredi soir à 4 heures, et le samedi à 3 heures et demie du matin nous avons cerné le couvent, interdisant l'accès de toutes les rues y aboutissant. La porte a été ouverte par un serrurier de Clermont, ceux d'Ambert s'y étant tous refusés. Tout s'est passé sans bagarre. Il n'y a eu que des cris : "Vive l'armée !" ou "Vive la liberté !" Mais le préfet a été hurlé [*sic*]. Quelques arrestations ont été opérées, mais n'ont pas été maintenues. A 7 heures et demie tout était fini, et à 2 heures et demie nous sommes repartis pour Riom où nous sommes arrivés à 7 heures du soir...

<sup>27</sup> Voir les routes et les cantonniers p. 6.



Les affrontements politiques du début du siècle, suite aux lois de Séparation, allaient s'amplifier jusqu'en 1914. Après l'union sacrée et la victoire de 1918, ils allaient reprendre sous d'autres formes comme nous allons le voir.

Mais surtout la Grande Guerre de 1914-1918 avait traumatisé toute la population. Ma mère me racontait le départ de deux jeunes voisins début août 1914. Ils criaient à tue-tête, descendant à pied à Saint-Jean : *Odyi, odyi, tournorin plu*, "Adieu, adieu, nous ne reviendrons plus". Ce n'était pas ce qu'on a appelé "partir la fleur au fusil". Effectivement ils furent les premiers tués. Mon père et quatre oncles sont partis, l'un d'eux n'est pas revenu. Ma mère a fait marcher la ferme, aidée de ses parents, avec la charge de trois jeunes enfants. La commune de Saint-Jean déplorait 38 tués sur une population de 1 100 habitants. La proportion de morts était encore plus forte en d'autres communes. Ajoutons-y les pertes dues à la terrible grippe espagnole de 1918. Tout cela avait marqué profondément nos populations rurales.

Après la victoire et la fin de la "der des der", l'enthousiasme s'était réveillé avec l'opposition, voire la haine contre l'Allemagne. Elles ne s'étaient pas apaisées. Elles se manifestaient dans les conversations des anciens combattants, jusque dans la vie courante. Quand ma grand-mère avait fait un bon repas, elle ajoutait : "Celui-là, le Grand Guillaume ne l'aura pas !..." Pourtant Guillaume II avait été déchu depuis longtemps. Nous voulions ignorer le désir de revanche qui grandissait outre-Rhin. Nous allions vivre 20 ans dans une sécurité trompeuse.

La guerre d'Espagne s'acheva en 1938. C'est alors que j'entendis parler pour la première fois des camps de concentration. On y enfermait les républicains espagnols refoulés en France. Dans mon esprit je voyais ça comme des lieux où on concentrait, c'est-à-dire où on mettait des gens ensemble. Je les imaginais jouant aux cartes et allant à la soupe, en attendant !... Dans ma naïveté je suivais comme tout le monde la montée des périls... Jusqu'en 1940 qui vit la plus grande défaite de notre histoire... Et jusqu'en juillet 1943 lors de ma première rencontre avec les détenus juifs du célèbre camp d'Auschwitz où le STO m'avait entraîné<sup>28</sup>.

<sup>28</sup> Voir "STO Auschwitz-Königstein", *Village de Forez*, 2002.

## Vie politique

### En France et dans la Loire<sup>29</sup>

La vie avait repris son cours après 1919. Cette année-là fut élue la "chambre bleu horizon", composée de nombreux anciens combattants. C'était le "Bloc national", une majorité de droite. En 1923 elle fut battue par le "Cartel des gauches" raflant les 7 sièges du département, avec Antoine Durafour, Pierre Robert et Henry Corsin à Montbrison.

En 1928 la majorité bascula encore. La droite revint au pouvoir avec Louis Dupin député de Montbrison. Il devait le rester jusqu'en 1936 et l'arrivée du Front populaire. Cependant Montbrison restait à droite avec Maître Gaurand jusqu'en 1940.

### Et chez nous ?

La rivalité gauche-droite est restée très vive dans l'entre-deux guerres. D'un côté les anticléricaux, les "mangeurs de curés" avec Pierre Robert et quelques fonctionnaires zélés. En face les cléricaux, les "réactionnaires" entraînés par l'Eglise. L'anticléricalisme de gauche s'expliquait fort bien face au cléricalisme de droite. Comme dans l'histoire de l'œuf et de la poule, qui avait commencé ? Les deux s'alimentaient mutuellement, chaque clan s'efforçant de discréditer, voire de diaboliser celui d'en face, souvent sans retenue.

Le grand leader de la gauche radicale était Pierre Robert, issue d'une famille très cléricale de Saint-Jean-Soleymieux. Sa mère, disait-on, donnait des messes pour lui !... Sous son égide s'organisait la gauche dans tout le canton. Elle réalisait de bons scores à Saint-Jean, à Soleymieux et à Margerie. Au contraire Gumières, Chazelles, Marols votaient à droite.

Un moment, en 1923, on crut que la gauche revenue au pouvoir allait refouler les religieux comme en 1904. Il n'en fut rien. Mon père me racontait avoir vu un samedi en allant à Montbrison de petits papillons collés sur les murs et les poteaux : "Nous ne partons pas !" Tout le monde avait compris. Les religieux chassés étaient revenus en 1914 défendre le pays et, pour beaucoup, se faire tuer. L'affaire s'arrêta là.

Dans les communes du canton la bagarre faisait rage à chaque élection législative ou municipale. D'un côté les "blancs", "ceux qui votaient bien", selon le langage de la droite catholique. En face les "rouges", la gauche de Pierre Robert. Je me souviens de quelques élections des années 30, et des batailles serrées entre Louis Dupin et Henry Corsin candidat de la gauche. Le premier était soutenu par le *Journal de Montbrison*. La gauche s'exprimait dans le *Montbrisonnais*, journal de Pierre Robert. Un certain dimanche à Saint-Jean les deux candidats se trouvaient à une voix de différence. Il y eut des mots, des échauffourées, des vitres cassées. Des femmes étaient les plus acharnées nous disait-on. Heureusement ma famille habitait à 4 km de la mairie. Là-haut c'était plus calme.

Entre-temps les gens de la gauche manifestaient ostensiblement leur opposition à l'Eglise. Un tel menait abreuver son cheval au passage de la procession du saint sacrement. Un autre, parlant d'un vieillard visité par le prêtre, commentait avec un humour noir : *Ero pa loin le curo le biale*, "il n'ira pas loin le curé le bête..." comme la brebis avec son agneau. Quelques funérailles civiles étaient solennellement célébrées. Parfois s'organisaient les célèbres banquets du vendredi saint ou du 14 juillet. On citait la simulation de l'eucharistie réalisée par quelques irréductibles auprès d'un vieillard quelque peu "demeuré" au grand scandale des bons pratiquants.

Quelques locaux se laissaient entraîner par des fonctionnaires pleins de zèle, sans mesurer la portée de leurs actes. En face la réprobation devenait virulente. Deux anciens des banquets moururent, l'un le vendredi saint, l'autre le 14 juillet. D'aucuns y virent un jugement de Dieu.

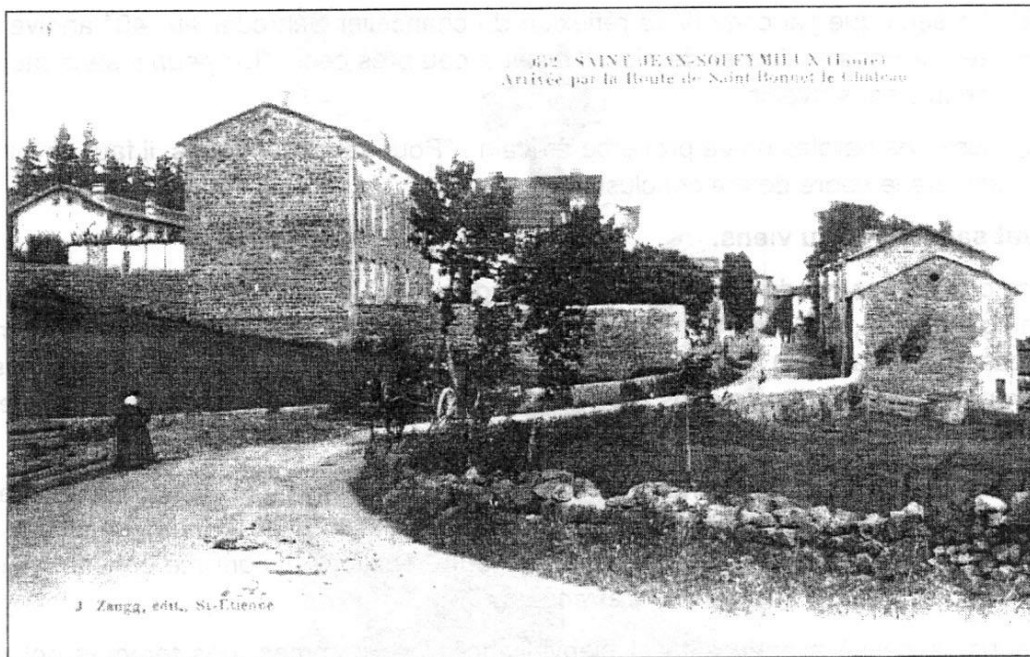
---

<sup>29</sup> Cf. Claude Latta : *Histoire de Montbrison*, 1995.



Ce sont là quelques souvenirs très précis de mon enfance. Ils reflètent l'ambiance de l'époque 1920-1940, les années où j'ai grandi. Les excès de part et d'autre se produisaient surtout en période électorale. Parfois des cicatrices tardaient à se fermer. Il restait toujours une petite gêne entre voisins, voire entre parents d'opinions différentes. Cependant ne noircissons pas trop le tableau : la vie peu à peu reprenait son cours, et certains avaient même la sagesse d'en rire...

Les affrontements cléricaux contre anticléricaux du canton de Saint-Jean font partie d'un passé révolu. Déjà, malgré l'arrivée du Front populaire, les tensions s'apaisaient face à la montée des périls en 1936-1939. Les événements tragiques de la guerre allaient refouler ces vieilles querelles si mesquines. Tout le monde sentait que le vrai danger venait d'ailleurs. Aujourd'hui tout cela nous semble si éloigné...



**Saint-Jean-Soleymieux**

# Conclusion

Je conclurai ce livret à partir d'une réflexion entendue à l'émission israéliite du dimanche matin au "Jour du Seigneur". Josy Eisenberg y parlait de la mémoire du passé à ne pas laisser perdre. Il distinguait le "devoir de mémoire" du "travail de mémoire".

Se souvenir, disait-il, est un devoir de fidélité aux générations passées. Alors gardons-nous d'oublier. Mais nous devons aller plus loin, dépasser la simple évocation émue de jadis pour arriver à un vrai travail de mémoire. Nous avons à effectuer un effort de réflexion sur cet apport de la mémoire, afin qu'il nous serve pour le futur. A nous de faire notre miel de tout ce riche passé que nous avons vécu : une bonne provision pour aujourd'hui et pour demain. Je pense que c'est valable pour les personnes, les sociétés et les peuples.

C'est en ce sens que j'ai compris la réflexion du chancelier Schröder au 40<sup>e</sup> anniversaire du traité de l'Elysée, à Paris en février dernier. Il disait à peu près ceci : "Un peuple sans mémoire risque d'être un peuple sans avenir".

Je rapproche ces paroles de ce proverbe africain : "Pour savoir où tu vas, il faut savoir d'où tu viens". Il constituera le cadre de ma conclusion.

## **... Il faut savoir d'où tu viens.**

C'est ce que j'ai essayé de montrer dans ces pages : d'où je viens, d'où nous venons, nous les gens de ma génération, nés dans le haut Forez. Cette recherche a constitué pour moi un travail certain, mais pas désagréable du tout. J'ai revu des gens précis, des visages connus et aimés, j'ai évoqué des événements bien gravés dans ma mémoire. C'est une tranche de vie que j'ai réveillée. Et la vie a du poids et une valeur certaine.

En évoquant le passé gardons-nous de deux dangers opposés. Ne l'embellissons pas en l'entourant de regrets stériles : "C'était le bon temps"... A l'inverse ne condamnons pas trop facilement les gens de cette époque dans leurs choix, leurs réactions. Ils ont été conditionnés par un environnement qui nous est aujourd'hui si étranger.

Regardons ce passé avec lucidité et bienveillance. Des hommes, des femmes ont vécu, travaillé du mieux qu'ils ont pu. Ils ont aimé, espéré, souffert. Nous pouvons relever les valeurs qui les ont animés : le travail, l'ordre, la propriété, le respect de l'autorité, le service, la foi... Certaines paraissent aujourd'hui avoir quelques limites. Mais elles les ont fait vivre et les ont rendus heureux. Ils savaient se contenter de ce que la vie leur offrait. Ils ne connaissaient pas le stress actuel, même si leur existence n'était pas facile. Nous ne voudrions plus aujourd'hui vivre comme en 1930.

C'est de là que nous venons, c'est ce passé qui nous a faits tels que nous sommes. Nous l'assumons avec reconnaissance.

## **Pour savoir où tu vas...**

L'essentiel quand nous roulons en voiture, ne consiste pas à regarder sans cesse dans le rétroviseur. La sagesse nous invite à regarder devant. Le plus important reste toujours aujourd'hui et demain : voilà le vrai "bon temps", celui que nous avons à vivre.

Entre 1940 et 2000 une évolution inattendue et extraordinaire s'est opérée, plus forte et plus rapide qu'au cours des cinq siècles antérieurs. Nous connaissons un monde nouveau, une société nouvelle. Cela donne parfois le vertige aux générations anciennes.

Saurons-nous avancer porteurs de toutes les valeurs du passé, ces valeurs revues pour notre temps ? Saurons-nous éviter les erreurs, les fausses pistes de notre jeunesse ? Saurons-nous voir et accueillir ces valeurs nouvelles qui émergent et parfois nous surprennent : les droits

de la personne et des peuples, la solidarité entre les nations, la reconnaissance de l'égalité de la femme ?... Sans oublier le désir profond de la paix et de l'entente entre les hommes. Il existait en 1930, ne le laissons pas s'endormir.

De toute façon nous savons que ce sont les hommes qui font l'histoire avec leur liberté. Souhaitons bonne route à notre monde et aux générations nouvelles. Puissent-elles avancer sans peur, résolues et optimistes. En langage chrétien l'optimisme s'appelle l'ESPERANCE.

J. C.

mars 2003



Croix de Margerie. J. Lavigne.

### Croix de Margerie

(dessin d'Elie Lavigne)

## Table

### Présentation

Ce haut Forez que j'aime	p.	3
--------------------------	----	---

#### Première partie

##### *Le cadre de vie*

1 – Relief, hydrographie	p.	5
2 – Les villages	p.	6
3 – Les voies de communication	p.	6
4 – Les maisons	p.	8
<i>Eloge du grenier</i>	p.	12

#### Deuxième partie

##### *Les étapes de la vie : de la naissance à la mort*

1 – La naissance	p.	14
2 – La petite enfance	p.	14
3 – Le temps de l'école	p.	16
<i>Le Crozet : les derniers jours d'une école de hameau</i>	p.	18
4 – L'adolescence et la jeunesse	p.	20
5 – L'âge mûr	p.	21
6 – Les anciens	p.	23

#### Troisième partie

##### *La vie elle-même*

1 – Le parler		
a/ Généralités	p.	26
b/ Au marché de Saint-Jean	p.	26
c/ L'usage du patois	p.	27
d/ Richesse du patois	p.	27
e/ Les surnoms	p.	29



2 – Le travail	
a/ Valeur du travail	p. 30
b/ Les divers travailleurs	p. 31
<i>Une journée de ma mère vers 1930</i>	p. 32
c/ Les outils de travail	p. 33
d/ Les divers métiers	p. 34
3 – La vie à la maison	
a/ Le vêtement	p. 35
b/ La nourriture	p. 38
c/ Chauffage, éclairage	p. 40
d/ L'eau	p. 43
e/ La santé	p. 46
4 – Vie sociale	
a/ Vie de relation	p. 50
<i>Guéguerre de clochers</i>	p. 52
b/ Vie religieuse	p. 53
c/ Vie politique	p. 61
<i>Lettre de Jean-Pierre Chassagneux (24 août 1904)</i>	p. 62
Conclusion	p. 66

J'adresse mes remerciements :

- à *Village de Forez* qui m'a permis d'évoquer tous ces souvenirs,
- à Joseph Barou qui a eu la charge fastidieuse de traiter mon texte avec toutes les illustrations,
- à Colette Barou qui s'est chargée de la relecture et des corrections,
- à Pascal Chambon à qui nous devons le dessin de la couverture,
- à Joannès Faure, Bruno Cornier et d'autres...

J. C.

## Publications de *Village de Forez*

### Série des *témoignages et parcours de vie*

Jean Baudou,	<i>En Algérie, la guerre d'un jeune appelé forézien.</i>
Jean Chassagneux,	<i>STO Auschwitz-Königstein.</i>
Roger Briand,	<i>Mémoire d'Adrien, itinéraire d'un maquisard F.T.P.</i>
Joseph Vente,	<i>Gumières mon village, il y a soixante ans.</i>
Jean Chambon,	<i>Ceux de Saint-Bonnet-le-Courreau.</i>
Thérèse Guillot,	<i>Dans le temps à Germagneux.</i>
André Berger,	<i>L'homme qui aimait les arbres.</i>
Damien Ruffier,	<i>Tisseur dans les montagnes du Matin.</i>
Maurice Brunel,	<i>Souvenirs d'un paysan des Carcagniaux.</i>
François Sablière,	<i>Parcours de vie d'un syndicaliste forézien.</i>
Marie-Pierre Souchon	<i>Femmes à la campagne au 19<sup>e</sup> siècle.</i>

(disponibles au Centre social de Montbrison)

---

*Village de Forez*, bulletin d'histoire locale du Montbrisonnais

Supplément au n° 93-94 d'avril 2003 – ISSN - 0241-6786

**Siège social (abonnements) : Centre Social de Montbrison,**  
13, place Pasteur,  
42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Claude Latta.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon.
- **Abonnement et diffusion** : André Guillot.
- **Comité de rédaction** : Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Mickaël Lathière, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat.

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2003

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire,  
Saint-Etienne.